



UNION NATIONALE DES AMICALES DE CAMPS DE PRISONNIERS DE GUERRE

(Reconnue d'utilité publique)  
Inscription Commission Paritaire n° 786-D-73

EDITION DE L'AMICALE DES STALAGS  
V B et X A, B, C.

Rédaction et Administration :  
46, Rue de Londres, 75008 PARIS  
Tél. : 16 (1) 45 22 61 32 (poste 16)



Compte Chèque Postal : Amicale VB-X ABC : 4841-48 D Paris.

## Le Président LANGEVIN

Joseph Langevin vient de nous quitter le 5 juin dernier, après une longue absence physique et morale des rangs de l'Amicale. La mort de son épouse voici quelques années (1986) l'avait particulièrement affecté, son dynamisme, son assiduité à nos rencontres, de bureau et autres, s'en étaient ressentis. Deux ou trois d'entre nous l'avaient remplacé dans sa charge et ses responsabilités...

Langevin était un ancien du stalag VB à Villingen. Il en avait été libéré le 5 janvier 1943. Quelques-uns se souviennent de lui, qui l'ont approché de près au travail dans les services du camp. Dès son retour il n'oublia rien de ce qu'il avait vu outre-Rhin et consacra une grande partie de son temps à des activités de solidarité p.g. Il participa à la création des secrétariats de Camps, ancêtres de nos Amicales. Le 27 mai 1945, l'Assemblée constitutive composée de 73 anciens du V.B. l'élevait à l'unanimité Vice-Président.

Les grands rassembleurs que furent Henri Perron, Lucien Vialard, Maurice Rose, etc. structurèrent la nouvelle association que devait présider alors Joseph Langevin. En 1964 elle s'accroissait de l'arrivée des XA,B,C.

En marge de cette activité, le Président fut de longues années durant membre du Conseil d'Administration de la CARAC et dirigea la RE.MU.CO, une Mutuelle de Retraite des Anciens Combattants.

Joseph Langevin était Officier dans l'Ordre National du Mérite.

A sa famille, l'Amicale adresse ses condoléances attristées et l'assure de toute sa sympathie.

Le secrétaire Général J. Terraubella

## LE SURSAUT NATIONAL DES PRISONNIERS

Quel prisonnier de 1940 pourrait oublier la tristesse et la souffrance de ses premiers jours de captivité : les marches épuisantes, les pieds en sang, les colonnes sans répit, malmenés et humiliés sous les baïonnettes menaçantes des posten feldgrau, dépenaillés, privés de nourriture, malades ou blessés, accablés sous le soleil ou la fraîcheur des nuits ? Et puis, ces rassemblements interminables, ces entassements, dans les chambrés inconfortables de baraquements alignés sous le guet des miradors et pour limites les épais réseaux de barbelés. C'est au cours de ces premières semaines que le prisonnier ressentit le plus cruellement la signification d'une défaite, l'homme n'étant plus qu'un numéro matricule et qu'un être parmi d'autres qui ne cherche qu'à survivre, dans l'espoir de revoir les siens et sa patrie absente, s'abandonne à l'égoïsme et au « chacun pour soi ». La condition du prisonnier est pénible, elle n'échappe à personne que l'on soit officiers dans les Oflag ou dans grade sous les stalags ou Kommandos. Les galons n'ont plus de sens et la discipline militaire est disparue pour un certain temps. Pour beaucoup cette vie « carcérale » est absolument insupportable telle l'exemple du commandant BILBAUT du 156<sup>e</sup> R.I.F. qui mérite d'être cité sans sa détresse morale. Vétéran de 14-18, captif à l'OFLAG - II - D puis X-C à LÜBECK il ne pouvait plus supporter notre défaite, nos malheurs, nos humiliations, la vue des uniformes allemands. Moralement achevé par notre condition, merveilleux camarade pour tous les autres prisonniers, partageant tout, ne mangeant pratiquement plus, il maigrissait à vue d'oeil. Dans la grisaille d'un jour naissant, il se décida enfin à se présenter à l'infirmerie. Atteint de tuberculose, il vécut isolé dans une petite pièce, en attendant son rapatriement. Il lui était interdit de recevoir des amis, visites qu'il ne souhaitait pas, se sachant contagieux. Enfin, par un matin blanc de neige, les portes maudites s'ouvrirent pour lui seul. La bouche protégée par une épais cache-nez kaki, il fit rapidement ses adieux, les larmes aux yeux, aux derniers compagnons de son cher bataillon... Encadré par deux « posten », il s'éloigna avec son maigre baluchon et se retourna encore avant de disparaître au détour du chemin, en leur faisant un large signe d'adieu. Il ne devait plus les revoir malgré les promesses. Quelques mois plus tard ceux-ci devaient apprendre son décès dans un hôpital français alors qu'il venait à peine de retrouver la France. Il n'eut pas la consolation, ni la joie, de revoir son épouse. Quelle fut la dernière pensée de celui qui, sans doute enseveli sans fleurs, sans amis, loin de toute affection, retrouva la terre de France ? S'il n'a pas rejoint la cohorte glorieuse des héros tombés au champ d'honneur, si son nom n'est pas gravé sur la pierre sacrée de nos monuments, il nous aura cependant montré qu'un soldat peut aussi mourir..., d'amour pour sa patrie. Le commandant BILBAUT est mort pour la France... sans citations.

Mais les mois passaient avec leurs saisons de grandes chaleurs insupportables, comprimés dans les baraquements, s'alternant avec les pluies et la boue dans laquelle on patauge, le très grand froid continental ou les épaisses couches de neige. On cherche à tuer le temps en déambulant le long des barbelés, en participant à d'interminables conversations plus ou moins animées, en jouant aux cartes ou

aux dés. Tout ceci interrompu trop souvent par les appels, les fouilles, les alertes aériennes, les corvées, les nuits coupés sous les bombardements alliés dont les « Conventions de Genève » ne protègent guère les camps. Et que de soirées interminables après l'extinction des feux contournée en trichant par la petite flamme de loupottes de graisse sorties de leurs caches. Et que dire de ces nuits sans sommeil où les pensées sont au loin vers les êtres chers et les enfants qui ne connaissent plus leurs papas ! Quelles sont tristes ces nuits passées sur de maigres paillasses étagées, sans drap, sans oreiller, avec une frêle couverture, des sommiers inexistantes remplacés par quelques branches sans souplesse. Peut-on aussi oublier l'unique repas par jour avec sa maigre pitance germanique : les écuelles d'un vague breuvage où nagent quelques herbes mélangées à du son et des morceaux de pommes de terre, ces éternelles rations de rutabagas, cette tranche de saucisson au sang « russe », cette tranche de pain gris que l'on se repartit après mesure et tirage au sort. A ce régime comment s'étonner, de la maigreur des captifs, des maladies dont les dysenteries épuisantes, le typhus, pour ne citer que celles-ci ? Ah ! Qu'ils étaient bienvenus ces quelques colis familiaux, ceux de la Croix Rouge et de l'Etat Français avec ces biscuits de guerre dits « biscuits Pétain » que l'on grignotait avec ménagement !

Mais comment décrire cette vie communautaire des captifs ? Au début il fallait apprendre à se connaître, à se supporter malgré nos humeurs. Ils venaient de milieux très différents, appartenaient à des opinions et confessions diverses. Il convenait de se comprendre mieux. Avec le temps naquit une meilleure compréhension. L'amitié puis la fraternité s'établirent et se soudèrent. On étudia beaucoup, on envisagera ensemble le redressement de la France en se proposant de travailler pour encore s'offrir à Elle. Des hommes nouveaux naquirent ainsi de cette longue épreuve parce qu'ils se découvraient eux-mêmes différents. Ils forgeaient un avenir meilleur pour leurs foyers et pour le pays. C'était une résurrection nationale savaient-ils qu'un demi-siècle après, ces souvenirs lointains d'épreuves et de résolutions hanteraient encore leurs pensées et leurs nuits. Cependant, ce sont des hommes transformés qui retrouveront leurs familles, lesquelles souvent, ne les reconnaîtront plus.

Si la captivité fut pour tous une longue et dure épreuve, elle fut aussi une expérience exceptionnelle qu'ils auraient préféré, certes, ne pas avoir vécue, mais qu'ils ont cependant saisie afin d'en tirer un enseignement, des résolutions, une volonté nouvelle, une culture plus étendue, un enrichissement personnel, une meilleure connaissance des autres et une fraternité insoupçonnée jusque là. Ils ont vécu une aventure douloureuse mais extraordinaire, un fait social sans précédent. Dans l'histoire de France, jamais notre pays n'a subi une telle épreuve : l'absence prolongée de près de deux millions de ses enfants. Cette absence s'est forcément fait sentir sur l'avenir de la nation dont elle a modifié la vie. Par ailleurs notre pays aurait dû bénéficier de cette expérience forcée pour son redressement moral et politique. Mais la vie suit son cours et ce sont les événements qui commandent les hommes.

Ce qui semble le plus frappant dans cette existence captive est l'originalité, la profondeur de nos réflexions sur les grands problèmes de l'Etat, de l'Europe, de l'Eglise, de l'Ecole et, d'une manière plus générale, sur la signification de l'existence. Il faut dire que la Captivité quand elle est collective porte naturellement à penser ensemble... (1)

L'Espérance fut la flamme rallumée chaque jour par le prisonnier pendant cinq longues années. Il avait un coeur qui s'était d'abord replié pour scruter plus profondément l'amertume du bonheur perdu, mais qui, bien vite, comprit que ses sentiments les plus intimes, les plus délicats, étaient aussi ressentis par d'autres. La camaraderie et l'amitié ont fleuri dans toute leur plénitude pour s'appeler la fraternité. Libre il ne veut pas oublier ses ennuis atroces quotidiens, ses répressions, ses enthousiasmes, l'amour avec lequel il imaginait une France nouvelle au clair visage. Il s'efforce de maintenir ses graves résolutions prises pendant les interminables promenades en rond derrière les barbelés ; il faut que la captivité n'ait pas été un vain tourment et que l'esprit Communautaire ne reste pas lettre morte. S'il veut avec ses Camarades, être fidèle à l'image de lui-même qu'il rêva, dans sa morne captivité, il doit reconstruire avec eux ce qui s'est écroulé entre leurs mains.

Ainsi pensaient les prisonniers lorsque les portes de la liberté se sont ouvertes à coups de canons devant eux. C'était un souffle puissant inimaginable parce qu'exceptionnel. Seuls ceux qui l'ont senti et en furent imprégnés peuvent en témoigner, sans toutefois avoir pu le communiquer. Il aurait pu être retenu par l'histoire mais les événements l'ont étouffé. Pour la première fois et sans doute pour la dernière, une masse de captifs allait apporter sa force née dans le creuset providentiel. Mais on a laissé se refroidir l'alliage, ses éléments ayant été rassemblés trop tard. Dispersés à travers la France on ne fit pas appel, à leur expérience, à leur désir de participer, au redressement du pays. Il revenaient trop tard et ne pouvaient bousculer les choses déjà établies. Ils ne pouvaient constater les erreurs et l'incompréhension de la nation par trop désunie.

Tout a une fin, même la guerre, et le foyer même retrouvera la vie. La joie illuminera à nouveau les familles, des époux se pencheront sur un berceau. Pourra-t-on cependant oublier les tristes jours ? L'expérience, le sacrifice seront-ils profitables aux autres ? La France n'attend-elle pas quelque chose de ses ex-prisonniers ? Le contact avec les autres, la tolérance vis-à-vis des croyances, le respect des convictions différentes, seront peut-être un apport bien mince, mais réel à l'union des Français. Sortis de l'épreuve le combattant d'hier est revenu en soldat de la Paix. Contre l'opresseur il a surmonté ses souffrances, pour lui-même il s'est élevé, pour la France il a tenu dans l'honneur, là est le mérite et la valeur de l'homme.

Raymond GANGLOFF

- Rambouillet -

(1) Jean GUITTON, « Les années 40 » H. Albin MICHEL

# PAGES

## IL N'Y AVAIT PAS DE QUOI ÊTRE FIER !...

Extrait de ("La mort dans l'âme") de Sacha SIMON

21 octobre (1940)

Le sergent m'a écouté en silence, m'a pris par la manche et m'a conduit dans le groupe de démolition. De nouveau, je décortique des briques dans les fondations d'un haut-fourneau à longueur de journée. Pas fatigant ce travail de destruction, mais s'il fallait se plaindre de quelque chose ce serait de l'interminable longueur des heures. Nous avons tout le temps de rêver. Chez tous, c'est le même geste qui prélude au départ : les deux coudes appuyés sur le manche de l'outil, le regard au loin, on part, vigie à son poste, on s'embarque pour le pays merveilleux où tout est calme, tendresse et sérénité. On évoque les choses les plus extravagantes : sourire de femme, caresse d'enfant, poignée de main d'ami, des choses folles, je l'ai dit.

Une alerte, «alerte au Nimbus», ramène les rêveurs au port d'attache. Sans cela, qui sait, ils seraient capables de ne plus revenir du tout.

25 octobre

Ourcival, Boudin et moi avons mis au point toute une technique du travail de démolition. Dès le matin, nous modifions le paysage : un tas de briques déplacé à gauche, là de la terre fraîche pour masquer cet «angle de visibilité», deux, trois coups de pioche pour faire sur le béton des morsures fraîches et nous voici installés dans ce décor pour toute la journée. A tout moment nous pourrions donner l'impression d'être en plein travail.

Il ne reste plus qu'à s'asseoir et à bavarder. Seul, le gardien n'est pas dupe mais il est brave, il ferme les yeux, il évite de déranger ceux qui rêvent.

Bien à l'abri dans notre trou, c'est généralement Ourcival, Ourcival du pays de la truffe, du clafoutis, de Brive-la-Gaillarde enfin, qui commence :

- Que direz-vous d'une truite meunière comme entrée ?... car bien entendu nous ne prenons pas de hors-d'oeuvre.

- On reprend le menu en détail, on lui donne de la saveur, de la consistance. Chacun l'arrange à son goût, pour un peu on ferait marcher ses mâchoires.

Parfois ces évocations gastronomiques prennent l'ampleur d'un véritable festival de la chair. Léveillé, Boudin, Ourcival, Althusser, moi-même, nous composons chacun un menu succulent. Les plats succèdent aux plats, les crus les plus fameux emplissent nos verres et nous avons faim encore, soif toujours. Retombant dans la triste réalité nous terminons ces réjouissances du palais en croquant quelques glands grillés.

Un jour la sentinelle nous demanda :

- On mange des glands en France ?

- Non, chez nous ce sont les cochons qui en profitent ; mais chez vous nous avons faim.

29 octobre

Ce matin, une rumeur venue on ne sait d'où alerté tout le chantier : «L'Angleterre a demandé l'armistice !» La sentinelle, toute pâle, nous a crié : *Komm gleich zurück !* et a couru comme un fou. Nimbus souriait. Le petit vieux qui conduit un chariot de briques, a secoué sa tête plus ridée qu'un figue sèche :

- Ia, ia ! Endlich England ist Kaputt. Das ist sicher.

Nous étions tous arrêtés, les bras ballants, ne sachant pas s'il fallait nous réjouir de la perspective de libération ou s'attrister de la certitude de la victoire allemande. Des civils affairés couraient aux nouvelles. En un instant les choses s'étaient terriblement clarifiées.

- Voilà, me dis-je, voilà la conclusion de l'histoire. Cette fois, c'est définitif, l'Allemagne gagne, la question n'est plus de savoir qui avait tort ou raison, la force se chargera de mettre le droit de son côté. Il n'y a plus aucun espoir maintenant, nous sommes bien des vaincus.

Tout ce que m'avait dit le batelier, il y a quelques jours, m'est sorti de l'esprit. Un grand découragement s'est emparé de moi et c'était comme si une nouvelle déception venait s'ajouter à déjà tant de désillusions...

Mais le démenti de cette rumeur venu six minutes plus tard remit les choses en ordre.

A résumer mes souvenirs de ces six derniers mois il ne me reste qu'une sensation de contrainte, de mesquinerie, de privations. J'avais espéré pourtant pour moi autre chose de cette guerre. Les combattants de 1914-1918 ont vécu une époque ; la plupart d'entre nous, ceux qui ne se sont pas battus, la plus sotte, la plus plate des aventures. Pour moi c'est une guerre manquée. Je souhaite cependant avec ferveur - en pensant à d'autres qu'à moi - de ne jamais retrouver une occasion de mesurer mes forces.

30 octobre

Demain, jour des Morts... mort parfumée des poux. Ce rapprochement plus idiot que sacrilège me vient à l'esprit en apprenant que nous allons nous

faire dépouiller, désinfecter, veux-je dire. Malgré la désinfection au stalag, malgré les désinfections individuelles, les poux ont envahi toute une chambrée. Dans la nôtre, déjà les regards se faisaient inquisiteurs à scruter ceux qui se grattaient. Chaque matin, j'effeuillais par la pensée une marguerite : «Poux ! pas poux ! Poux ! pas poux !» en examinant ma chemise.



1er novembre

Réveil à 3 heures, nettoyage des chambres, transfert des lits et armoires dans la cour, feu de joie avec les copeaux de nos paillasses.

A 9 heures, arrivée en gare d'Altona-Hambourg.

Le trajet n'est pas long ; de la ville je n'aurai vu qu'un rue aux magasins qui nous font loucher sur leurs étalages de provisions. Ourcival me pousse du coude :

- Tés vu ce gros gâteau, là, à gauche.

- Et là, cette saucisse. Bon Dieu ! quelle saucisse, plus grosse que mon bras.

Les passants s'arrêtent pour voir passer cette morne troupe. Je ne lis dans leur regards ni haine, ni hostilité, mais curiosité et étonnement.

Après le passage aux douches et l'examen minutieux des aisselles par un préposé au nez chaussé de béquilles, nus comme des vers, nous attendions tranquillement dans le séchoir, nos effets qui se stérilisaient dans des cuves au gaz sulfureux quand un tuyau creva. En quelques instants, l'air devint irrespirable. Les employés ne trouvaient plus la clef qui ouvrait les lourdes portes métalliques donnant accès à la cour. Nous courions d'une pièce à l'autre, cherchant un bolée d'air pur pour échapper à la suffocation. Le tableau devait être pittoresque : tels des damnés s'agitant dans l'enfer.

Enfin un employé retrouva la clef et notre troupeau, comme un bouchon de champagne, jaillit dans la cour où nous attendait déjà une averse.

Masque sur le visage, les employés vont chercher nos effets qu'ils jettent en vrac sur le trottoir : «Débrouillez-vous !» Finalement tout s'arrange, on retrouve et ses esprits et ses chaussettes et l'on reprend le train à 6 heures du soir pour arriver à 10 heures. On est fatigué, on a faim, on n'a rien mangé depuis le matin, et on s'aperçoit que le vent nous a réservé une surprise : toutes les armoires ont basculé, les lits sont boueux et pourtant il faut tout rentrer ce soir si l'on veut dormir.

Dans l'obscurité on cherche à tâtons son lit, on remplit la paillasse de copeaux humides ; on rentre les armoires, on les installe ; on déballe son paquetage : «Zut ! J'ai oublié ma pipe dans une poche de vareuse, son tuyau a pris la forme d'un boomerang !»

On fait l'inventaire des ceintures brûlées par les gaz, on ne retrouve plus son calot : Où peut-il bien être ?... peut-être en bas, sur l'armoire tombée !

L'embouteillage est tel dans la cour, devant l'entrée de la bâtisse, que le sous-officier prend d'ordre en mains, et tel l'agent de la rue La Fayette, canalise le flot à grands gestes. Il y a les lits qui montent, les armoires qui essaient de se faufiler entre deux paillasses qui ondulent sur les têtes qui les portent ; il y a la file descendante, il y a des jurons, des insultes, des lits disloqués, des armoires sans portes et des portes sans armoires ; il y a le plancher qui n'a pas voulu sécher et les flaques de désinfectant dans lesquelles on patauge, il y a des planches de lits qui sont trop courtes et d'autres trop longues et qu'il faut changer, il y a surtout la fatigue, la hantise du lendemain matin, la mauvaise humeur.

A minuit, tout est à peu près rentré dans l'ordre, et on s'endort en maudissant le poux et les pouilleux.

2 novembre

Un trio invraisemblable a trouvé grâce devant Nimbus qui traite les trois personnages échappés tout vivants d'un roman de moeurs, avec bienveillance et bonhomie.

Jojo, Pierre et Gastion ne se quittent pas d'une semelle et dès le premiers jour ont catégoriquement refusé de se laisser séparer. Gastion est grand, maigre. Les yeux cerclés de mauve et une mèche folle lui donnent le genre romantique. Il veille avec une tendre sollicitude sur ses deux amis :

- Tu vas avoir froid, Jojo, mets ton pull-over.

- Mais Gastion... réplique Jojo, qui porte un visage de cabotin vieilli sur un corps confortablement grassouillet.

- Voyons Jojo, sois raisonnable.

- Oui, Gastion !

Tous les trois ont des mains de pianiste : blanches, aux doigts effilés, aux ongles entretenus avec amour.

Dès les premiers jours, ils ont adressé une lettre au stalag, demandant à être renvoyés dans un camp. Une réponse motivée est arrivée quinze jours plus tard, que le sergent a commenté publiquement : «Le travail est une épreuve salutaire et, au surplus, il ne vous est pas demandé d'efforts au-dessus de vos moyens physiques.»

Depuis, Gastion et ses boys ont été affectés au jardinage, à la démolition ou au ramassage de la ferraille qui se récupère sur tout le chantier.

Nul ne connaît leurs professions, la nature de l'amitié qui les unit. D'après quelques rares confidences, on suppose que l'un est approximativement commerçant, l'autre, peut-être publiciste (?) et le troisième, ou éditeur de musique ou garçon d'étage chez un éditeur de musique. Ce dernier, Jojo, est fiancé, dit-il, et il m'a confié qu'il a composé un hymne nuptial qui sera joué lors de son mariage.

Leur dînette fait la joie des autres. Economisant tous les jours quelques grammes de charcuterie, de fromage ou de cette confiture à l'agar-agar qui décape si bien les gamelles, ils se composent des menus compliqués. Jojo, fourrier de groupe, étale sur un chiffon blanc une série de petites boîtes, en tire de minuscules tranches de pâté, des lamelles de boudin, des soupçons de margarine, une larme de confiture et crie joyeusement, en se frottant les mains :

- A table, les enfants, c'est servi !

- Je ne prendrais pas de confiture aujourd'hui, je ne me sens pas très bien, déclare Pierre d'un ton attristé. Les autres s'émeuvent :

- Qu'as-tu Pierre. Où souffres-tu ?

- Mais non, ne vous inquiétez pas, ce n'est rien.

Avec des grimaces de chattes gourmandes, ils mangent longuement, consciencieusement, délicatement. Tout est réduit à la mesure de leurs portions : leur appétit, leurs gestes, les tranches de pain, les propos qu'ils échangent. Parfois un voisin, obsédé par tant de mièvrerie, lâche un juron mais eux, angéliques, n'entendent rien.

Il leur arrive de se chamailler. L'autre jour, Jojo voyant une tache de graisse sur la capote de Gastion, lui dit, indigné :

- Gastion, mais tu es plus dégoûtant qu'une vieille fille. Tâche de te procurer de l'essence pour nettoyer ça.

De tels mots, comme dit l'autre, ne s'inventent pas. On en a ri pendant huit jours sur tous les chantiers.

Au travail, c'est Pierre qui commande. Jojo a voulu se servir du coin et de la masse : «Oh ! Pierre, laisse-moi essayer.»

Prenant une gracieuse attitude, il caressa de la masse le bloc de béton. Au deuxième coup il faillit écraser la doigt de Gastion qui tenait le coin. Il s'excusa gentiment : «C'est plus difficile que je ne le pensais», et reprit sa fourche.

Tous trois sont gentils, pleins de bonne volonté, doux et bien élevés. Un jour que nous devons déblayer très rapidement une voie ferrée obstruée par un éboulement (on ne pouvait travailler qu'à deux de front) Gastion dit à Duré, le costaud de l'équipe :

- Veux-tu que je te remplace ?

L'autre en rigolant lui a cédé sa place et nous eûmes la cruauté de laisser Gastion s'essouffler sur le manche de la pioche jusqu'au moment où, d'une voix plaintive, il articula : «Je n'en peux plus !»

Nimbus ne permet parfois, aux rassemblements du matin, la plaisanterie d'en tirer un par la manche. Aussitôt les deux autres sortent des rangs.

- Non pas vous, dit Nimbus, seulement lui. Mais sourit devant leurs mines consternées et relâches l'otage dans un ouragan de rires.

9 novembre

Le chef de chantier noie ses déboires - sa voie zigzague - en buvant du kummel à la baraque. Il en sort légèrement titubant mais rasséréné et aimable. S'il aperçoit l'un de nous rôdant aux environs,

il lui fait signe d'entrer, met le loquet à la porte et tend la bouteille : Gut ! dit-il, et on répond poliment après une bonne lampée : la ! la ! Gut !

La chaleur de ce liquide fade et légèrement écoeurant coule dans les veines et stimule l'énergie. On décèle les heureux élus de la journée à l'odeur : «Toi, tu y as eu droit !»



Des baraques en bois : huit panneaux, une porte, deux fenêtres, il en pousse sur le chantier comme des gratte-ciels en Amérique. J'ai aidé un menuisier à en assembler une. Il sortit de sa boîte à outils deux marteaux, des clous, et de sa poche un cigare qu'il m'offrit en déclarant :

- England, bald kaputt !

Puis, cette profession de foi énoncée, se mit à frapper comme un sourd sur un clou. Au bout de cinq minutes, il ajouta :

- Nock drei Monaten : encore trois mois.

Dix minutes plus tard :

- Jüden, Kapitalismus, mauvais. Fransozen, gut ! conclut-il.

La baraque était montée.

Et voilà, résumée en trois coups de marteau, la mentalité allemande d'aujourd'hui.

#### 11 décembre

Parmi les surnoms donnés aux sentinelles et aux civils que nous approchons, quelques-uns sont bien évocateurs. A tout seigneur, tout honneur : après Napoléon, le grand directeur, il y a toute la lignée des «Nimbus» : Nimbus le vrai, puis Nimbus-II, un manoeuvre miséreux qui s'étonnait de nous entendre toujours dire «Nimbus».

- C'est chef, patron en français, lui ai-je expliqué. Toi aussi, tu es notre chef, notre Nimbus». Enfin, Nimbus-III, le remplaçant du titulaire à ses jours de congé. Puis : «Prosper-youp-la-boum», à cause du petit chapeau ; «Riche-en-Gueule», déjà cité ; «Mal-aux-Dents» ; «Cligne-de-l'Œil» et «Faux-Témoin» ; «Barreau-de-chaise» qui fume toute la journée d'énormes cigares dont on suppute, du coin de l'oeil, la taille : «Non, il est encore trop long, il ne le jettera pas ici !» «Néné», c'est le négateur perpétuel :

- Faisons-nous cette allée ?

- Né-né.

- Faut-il aller chercher des fourches ?

- Né-né.

- T'as qu'à ramasser le fumier avec tes mains, alors ! bougonne Braisier.

- Né-né.

Il y a encore : «Sans-Col» ou «La Glu», «L'Œil-de-Brouze» et «Mains-de-Caoutchouc» (l'un au figuré, l'autre au sens propre) ; les «As-du-Goniomètre», «Peine-à-Jouer» (Je n'ai jamais pu savoir le pourquoi de ce surnom. Il ne porte pourtant pas les traces de cette infirmité sur son visage), «Carte-Postale», «La Tringle», «Bébé-Rose», «Compteur-à-Gaz» (à cause de sa bosse), «La Chique», puis, quand il s'est fait enlever le kyste à sa joue : «L'Ex-Chique», «Le Pommandin» ou «Le Faux-Autrichien» (car malgré les assurances de quelques-uns, il ne l'est pas), «Feuilles-de-Choux» dont les oreilles flottent au vent comme des bannières, «Le Cierge» qui nous contemple de longues heures sans rien trahir de ses pensées, «La Pédale» (il ne s'agit pas de l'accessoire de bicyclette...), la «Vache-qui-Rit», la «Marmule», le «Camelot», l'«Edenté», l'«Embusqué» et la «Vache-qui-pleure».

#### 13 décembre

La sentinelle-camelot vend le soir, dans les chambrées tout ce qu'il est interdit d'avoir : rasoirs à main, briquets, couteaux, cadenas, tout cela à des prix astronomiques. Comme un prestidigitateur il sort de sa poche - et hop-là ! - une glace, cinq peignes, trois briquets, deux paires de sabots, six blaireaux. «Qui en veut ? Il y en a toujours !» En quelques secondes, il est entouré, compressé, acculé dans un coin par cinquante clients. Un canif par ci, «cinq marks, c'est juste, merci» ; un crayon à gauche ; une paire de lacets à droite et le voici disparu, volatilisé. On le retrouve dans une autre chambrée où il recommence le même numéro.

Nos Gutscheine ne sont acceptés que par quelques magasins accrédités. Il a dû s'arranger et, pas bête, est en train de faire fortune. Il «râfle» au moins deux cent marks par semaine au cantinier qui, s'il le savait, crèverait de rage. Mais le secret est bien gardé.

#### 16 décembre

Nous avons, ces jours-ci, vaguement entendu parler de quelque chose qui se serait produit en France, une sorte de tentative d'accord qui s'est effondrée en même temps que nos espoirs de retour. Les sentinelles qui m'en parlent se montrent sévères :

- Vous n'avez encore rien compris, en France !

Mais de quoi s'agit-il ? Des événements, que savons-nous depuis l'appel angoissé de Reynaud à l'Amérique, suivi des phrases de deuil de Pétain ? Plus rien, un trou noir, la captivité.

#### 20 décembre

Un cri a retenti ce matin :

- Hé ! les gars, Nimbus a été écrasé par un tracteur !

Un frisson d'étonnement passe sur le chantier. La satisfaction pète de partout ; on s'embrasserait pour un peu plus, même les sentinelles ont du mal à retenir leur sérieux. Le premier moment d'émoi passé, quand on retrouve ses esprits, une question monte aux lèvres :

- Est-ce grave ?

Renseignements pris, il ne s'agirait que d'une jambe cassée qui nécessitera quelques semaines de plâtre. La déception est compensée par l'espoir de complications possibles. A 52 ans, une jambe cassée ne se guérit pas du jour au lendemain. Peut-être ne pourra-t-il plus marcher.

- Nom mais, les gars, vous le voyez en petite voiture ! On pourra le repérer de loin...

### APPEL

Certains d'entre vous n'ont pas reçu l'ouvrage édité par l'Amicale à l'occasion du Cinquantenaire de notre libération - «La Guerre et la Captivité 1939-1945». En effet, des envois nous ont été retournés avec la mention : «N'habite pas à l'adresse indiquée» ou vierges de toute étiquette destinataire, perdue en cours de route...

Si vous êtes de ceux-là, réclamez votre exemplaire (il est gratuit) en écrivant au Bureau et en précisant bien votre adresse actuelle.

#### 21 décembre

Gerda, la jeune fille qui, à titre de «Pflichtjahr», travaille chez, «Napoléon», est la Muse du Kommando. Malgré ses dix-sept ans, à cause de cela peut-être, elle n'a pas froid aux yeux. Elle nous dévisage en montrant dans un sourire ses dents de jeune louve et cette tacite complicité crée une atmosphère de trouble et d'émoi. Sous nos regards chavirés, avec une lenteur voulue, Gerda noue les lacets de son soulier le pied posé un peu trop haut, sur un tronc d'arbre. Elle a une façon de rejeter sa tête en arrière lorsqu'elle rit en nous regardant qui nous fait serrer les poings d'impuissance - de l'impuissance de se jeter sur elle, de mordre ces lèvres fraîches, de pétrir avec des mains tremblantes ce corps qui se cabre... Ah ! comme on lui donnerait bien une leçon d'amour dans ce parc...

#### 22 décembre

Cette leçon nous coûterait de trois à six ans de prison avec exécution capitale dans certains cas prévus par certains paragraphes d'une circulaire interdisant les relations charnelles avec des femmes allemandes, qu'à tour de rôle, la mine dédaigneuse, nous avons signée.

La vie austère : travail dur, nourriture végétarienne, planches servant de matelas, nous préserve des ardeurs intempestives. A de rares moments seulement, une sorte de fureur sexuelle brouille nos regards et éclate en des propos obscènes et des images précises qui feraient rougir un corps de garde en temps de paix. Mais ces transports ne durent pas. Plus souvent, sagement, nous conservons, Althusser, Ourcival et moi en nous efforçant de ne pas sombrer dans le crétinisme qu'engendrerait à la longue l'absence de tout exercice cérébral. Althusser nous initie aux origines anglaises de la doctrine des physiocrates ; Ourcival perd la notion du temps en évoquant les chefs-d'oeuvre de l'art espagnol ; je parle de ma jeunesse en Russie.

#### 24 décembre

Couverts de givre, les barbelés semblent être une fine dentelle qu'une ménagère soigneuse a tendue après la lessive d'un bout à l'autre du chantier. Le ciel a jeté son magnifique voile de mariée sur toutes les laideurs qui nous entourent. Tout, à perte de vue, est immaculé, et tout nous rappelle que demain c'est Noël...

Noël et rien, rien, pas un sourire de femme, pas un verre de vin, pas une cigarette pour nous consoler d'être prisonniers. Après la triste ratatouille de tous les jours nous retournons à nos grabats et bientôt, je n'entends plus autour de moi que des ronflements.

#### 25 décembre

On avait bien pensé un instant à organiser quelques chose, mais à quoi bon. Aucun lien, si ce n'est celui de la misère supportée en commun, ne réunit encore les trois cents que nous sommes. Finalement, on a décidé de «réveiller» chacun pour soi, chacun en soi.

Des images précises me tiennent éveillé : lumières qui montent à travers les vitraux - flèches d'or au ciel ; traces de pas dans la neige poursuivant un couple qui se hâte ; branche de sapin qui fléchit sous le poids d'une étoile ; une nappe blanche, des verres qui s'entrechoquent, des rires et l'impression d'être libre, si libre...

A diable toutes ces pensées, demain s'est jour de repos, ceci compense cela.

Je vois dans un coin Jouan, le brave Jouan, notre vétérinaire, la tête entre ses mains, lire une naïve poésie de Noël qu'il a découpée dans le Trait d'Union. Il récite à voix basse ces vers malhabiles et ses lèvres tremblent, me semble-t-il. J'allais lui taper sur l'épaule, lui souhaiter un Noël paisible. Ce sera pour tout l'heure, je m'éloigne sur la pointe des pieds.

Dans un autre coin, Moncini se désole, lui qui disait il y a trois semaines à peine, dans sa conviction d'être libéré : «Et même si j'arrive à Calais le 24 au soir, j'irai chanter en tenue de prisonnier si je n'ai pas le temps de ma changer, la messe de minuit à la cathédrale et tout le monde dira : «Tiens, Monsieur Moncini est revenu, on reconnaît sa voix !»

Chacun de nous, aujourd'hui, a une raison de plus d'être triste, chacun de nous a un visage maussade.

J'ai connu de bien humbles Noël : ceux de Périmichl où nous tremblions de froid et de peur ; ceux du Fernan-Vaz où, jeune colonial inexpérimenté, j'attendais philosophiquement devant ma dernière boîte de sardines le ravitaillement qui n'arrivait pas ; ceux de France même, où, jeunes mariés, ma femme et moi nous nous offrons mutuellement des cadeaux de pacotille en nous demandant avec un petit pincement inquiet comment nous allions finir le mois. Noël de misère, mais Noël de liberté. Celui de 1940 restera toujours pour moi le Noël des barbelés, le Noël de l'absence, la fête de la Désespérance.

#### 26 décembre

Comme le travail est arrêté sur les chantiers, on nous fait déblayer la neige - Schnee schaufeln ! - sur les routes où personne jamais ne passe. On jette le matin un coup d'oeil inquiet où personne jamais ne passe. On jette le matin un coup d'oeil inquiet sur le thermomètre : «moins vingt, bigre !» Mais, dès que l'on a arraché une quinzaine d'énormes blocs de glace, on emmagasine de la chaleur que l'on entretient toute la journée à coups de pelle. Il n'y a que les pieds ! Ah ! les pieds gelés, c'est la grande misère des prisonniers. Les malheureux qui n'ont pas de sabots, pas chaussettes chaudes, sautillent sur place comme s'ils étaient sur une plaque brûlante. Paturin, aujourd'hui, est tout guilleret. Il se promène de groupe en groupe, l'air satisfait, et souligne encore son bien-être :

- J'ai bon chaud partout, mais alors ce qui s'appelle partout.

Hargneux, les copains répliquent :

- Qu'est-ce que tu veux que ça nous fiche.

- Vous êtes frigorifiés et ça vous emmerde d'envoyer un qu'a bon chaud. Vous n'avez qu'à faire comme moi, j'ai écrit à ma femme qu'elle m'envoie des tricots pour partout où j'avais avoiron froid. Je vous ferai voir ce soir ce que j'ai reçu.

Le soir il se déboutonne et retire un tricot fait main ayant la forme d'un cylindre assez gros et terminé par une confortable bourse.

- Ah ! dis donc Paturin, elle est épatante ta bourgeoise, elle n'oublie rien...

On a beau rire, Paturin n'en a cure : il a bon chaud partout.

(à suivre)

### LE COIN DU POÈTE

#### SEUL

*Lorsque descend la nuit triste  
Voile d'ombre et d'oubli, je sais  
que dans le silence et la paix  
Je suis tout seul, plus rien n'existe.*

*Pourrais-je retrouver la piste  
Le dur chemin l'étroit sentier  
Des souvenirs du temps passé  
Pourrais-je en refaire la liste ?*

*Rien qu'un seul nom : c'est la tendresse  
Rien qu'un jalon : c'est ma jeunesse  
De la liste et la liste égarées.*

*Le seul ami est mon courage  
Le seul espoir est une page  
Guide et soutien qui vont m'aider.*

Jean PIERRE  
Kdo 7400 Fribourg - VB  
(Juillet 1942)

# PRISONNIERS DE GUERRE FRANÇAIS TÉMOINS DE LA DÉFAITE ALLEMANDE (1945) (seconde partie)

En Autriche, dans une usine d'aluminium, les prisonniers sortent, apparemment sans difficulté, du matériel électrique et de la peinture ; ils confectionnent des bassines, des casseroles, des seaux à lait en aluminium, des fers à repasser et des réchauds électriques ; tout cela est échangé auprès des paysans contre de la nourriture et c'est souvent les femmes qui se chargent de conclure les marchés.

Quelquefois les prisonniers sont les victimes. Le responsable de l'habillement du Stalag XVII A se plaint de n'avoir pu empêcher le trafic entre Allemands responsables et civils : il portait en particulier sur des chaussures envoyées par la Croix-Rouge française. Dans d'autres cas, la solidarité s'exerce entre militaires, aux dépens des civils. Dans le port de pêche de Koenigsberg, la partie réservée au déchargement du poisson est interdite aux civils. Le prisonnier qui témoigne peut entrer sans difficultés. Il s'approvisionne en poisson, non seulement pour les camarades, mais aussi pour le contremaître chez qui il travaille et pour le sergent de la compagnie de garde : celui-ci est très dur, mais sa femme fait la queue inutilement dans les poissonneries de Koenigsberg ! Un autre raconte qu'à Linz, où tous les hommes d'un kommando travaillaient chez des commerçants de la ville, ils rentraient le soir avec dans leur musette ce qu'ils avaient récupéré dans la journée, ce qui se passait généralement sans histoire.

«Or, un soir, le tenancier d'un commerce de gibier, volaille... téléphone au camp : «Veuillez fouiller mes prisonniers à leur arrivée. Il me manque de la volaille, ce sont eux qui ont fait le coup.» L'officier étant absent, c'est un soldat qui a eu la communication. Aussi à leur arrivée, les PG sont fouillés, la volaille est retrouvée. Mais le planton téléphone au commerçant : «Navré, mon cher Monsieur, nous n'avons rien trouvé» ; ce soir là, l'ordinaire des Allemands fut amélioré. Et les Français améliorèrent le leur les jours suivants.»

Il est vrai qu'à l'inverse on cite le cas d'une entreprise de transport où les civils volent sans mesure, à tel point que les prisonniers se sentent obligés de les dénoncer pour ne pas être tenus pour responsables. Enfin, dans un kommando où une dizaine d'hommes travaillent à l'abattoir, l'un d'eux raconte qu'ils rapportent tous les soirs au moins un livre de viande hachée pour un camarade tuberculeux qui est à l'infirmerie, et de belles rations pour l'ensemble du kommando, avec la connivence des fouilleurs qui, toutes les semaines, partent en permission chez eux avec une valise pleine de viande. Ce trafic ne fera que se généraliser et s'amplifier à mesure que la situation deviendra plus tragique : on n'a pas encore vu le pire.

Mais tout cela traduit une crise morale comme toutes les guerres peuvent en déclencher et qui s'étend à bien des domaines. N'en voit-on pas encore un effet dans les relations entre femmes allemandes et prisonniers français, attestées dans maints témoignages, sans qu'il soit possible d'évaluer précisément l'ampleur de fait ? Notons cependant, que d'après plusieurs statistiques de tribunaux, c'était le motif de 75 à 80 % des poursuites contre les prisonniers. Les interdictions réitérées et l'activité de la police du Reich n'y pouvaient apparemment pas grand-chose. On peut retenir, parmi les explications, outre le prolongement de la guerre et la désorganisation des foyers, l'utilisation massive de la main-d'œuvre féminine, dans le cadre de la mobilisation totale, et son emploi dans des activités qui la mettent en contact avec les prisonniers. Enfin, il apparaît, de l'aveu même de ceux-ci, que l'autorité responsable était souvent au courant, mais fermait les yeux, sachant que les coupables n'avaient pas intérêt à se faire remarquer par des fautes de service : le souci de la rentabilité l'emportait alors sur les scrupules moraux ou patriotiques.

Les prisonniers étaient bien conscients de la baisse du moral. La plupart ne pouvaient cependant pas imaginer, du moins jusqu'au 20 juillet 1944, que cela pouvait aller jusqu'à une prise de position d'Allemands prêts à contribuer de la défaite pour être débarrassés du nazisme. Quelques-uns en ont eu cependant connaissance, il est vrai que c'est en Autriche, cette province qui, malgré l'adhésion populaire à l'Anschluss, n'était pas réellement intégrée au Troisième Reich. On le sait d'abord par les notes de Jean Moret-Bailly, homme de confiance du Stalag XVII B, un agrégé d'allemand qui avait séjourné en Autriche en 1936 et y avait gardé des relations. Il fait allusion à des contacts qu'il a eus avec des résistants autrichiens, au Stalag ou à l'extérieur. Mais plus précis est le témoignage d'un instituteur pyrénéen, prisonnier transformé, qui rapporte ses rencontres à la fin de la guerre avec un ingénieur autrichien, un des chefs du mouvement Freies Osterreich, et ce qu'il a appris de ce mouvement.

«Avant toute discussion, Andréas Gerber m'avertit que nous étions réunis pour aplanir un désaccord de salaire entre mon camarade et lui sur le tarif horaire (tarif qui fut fixé). Puis A. Gerber se leva, son visage devint très sérieux, dur, il me tendit la main et me dit : «Je suis commandant dans l'armée autrichienne,

vous êtes soldat français. J'ai une confiance absolue en vous, comme vous pouvez m'accorder la vôtre. Cinq personnes sont au courant de mes projets : votre camarade, vous, mon fils, ma femme aveugle, donc sans défense, et moi. Je suis à la tête de 3 000 fusils tyroliens qui m'obéiront jusqu'à la mort. Il est probable que deux régiments de chasseurs alpins en garnison ici seront à nos côtés : des officiers m'ont offert leur concours.

«Au cours de plusieurs rencontres successives, il me précisa sa pensée : il avait entendu parler d'un «réduit tyrolien» où les ss combattraient jusqu'au dernier<sup>16</sup>. Ainsi (sic), pour éviter le massacre de ses compatriotes et la destruction de son pays, il offrirait ses troupes pour tenter, en prenant les ss à revers, d'ouvrir un passage aux troupes alliées.

«Un jour, il me pose la question : «M. Mailhes, avez-vous un poste émetteur ?» J'hésitai un instant et répondis par la négative. J'eus peut-être tort de ne pas accorder une confiance absolue à M. Andréas Gerber. En réalité, depuis un certain temps, jusqu'en avril 1945, j'étais en relations avec un poste émetteur français parachuté à Munich. Cette chance m'avait été offerte par un prêtre à l'origine d'une chaîne de renseignements montée par des jocistes, qui donnait tout ce qui nous paraissait intéressant (mouvements dans les gares, ponts remis en état, etc.) ; les transmissions se faisaient par petits relais, assurés par des cyclistes, jusqu'au poste émetteur.

«Entre-temps, deux camarades PG transformés qui erraient au pied du massif du Kaisersgebirge rencontrèrent deux sous-officiers alpins autrichiens se présentant comme appartenant à l'armée clandestine. Devant la méfiance de nos deux camarades, ces militaires en uniforme de la Wehrmacht montrèrent cigarettes, chocolat, argent américains. Très prudents, les deux Français feignirent l'ignorance, puis me rendirent compte. Nouvelle rencontre, deux ou trois jours après, dans la nuit, dans la forêt, où nos camarades apprirent l'existence d'un poste émetteur américain parachuté dans la montagne avec des soldats américains, protégés par des soldats autrichiens, sans doute sans aucun rapport avec le mouvement Freies Osterreich.

«Devant mon ignorance voulue (peut-être le devinait-il ?), A. Gerber espaça nos rencontres, d'autant plus que les événements se précipitèrent et que le Tyrol se trouva submergé par les Feldjägers ss.»

Ce témoignage est précis, mais unique, à notre connaissance. Il apporte cependant une touche précieuse à un tableau contrasté de l'Allemagne en pleine crise dans les dernières semaines du conflit. C'est le moment où l'invasion paraît inévitable, à l'Ouest, les Alliés bordent le Rhin, à l'Est l'Armée rouge entre en mouvement, de la Baltique aux Carpates. Mais il y a toujours des gens pour nier l'évidence. En Prusse orientale, un prisonnier du Stalag IB travaillait depuis le début de la captivité dans la même famille de paysans qui avait largement souffert de la guerre : quatre fils mobilisés, trois tués. En août 1944, il était allé à la ville voisine et avait entendu le canon, mais le paysan lui affirmait qu'il agissait de manœuvres allemandes. En janvier 1945, lorsque l'offensive russe se déclencha, il ne voulait pas admettre que sa famille courait quelque danger. Un peu plus tard, un officier dont le camp est replié vers l'Ouest, ainsi que nous le verrons bientôt, négocie en cours de route l'achat d'une soupe avec une paysanne. Mais, contrairement à son attente, celle-ci ne veut pas d'un troc. Elle veut de l'argent, parce qu'elle croit, dit-elle, à la victoire de l'Allemagne : «Si l'Allemagne disparaissait, ce serait la fin de l'Europe, et l'Europe ne peut pas périr.» C'est cependant le moment où le mark est tellement déprécié que les civils cherchent à l'échanger contre le papier qui avait cours dans les camps (le Lagergeld), parce qu'ils espèrent que les alliés le rembourseront. Au même moment, le 24 février, Folcher nous écrit une de ces scènes d'anéantissement que l'on peut voir chaque jour, d'un bout à l'autre du Reich. Ses camarades et lui ont été envoyés en renfort pour débayer les ruines de la gare de Stendal, à quelques kilomètres de Schorstedt. Un raid de quelques minutes a suffi pour l'anéantir. Il se déclare incapable de décrire le spectacle de cet échouement de ferraille, de poutrelles tordues, de rails projetés dans toutes les directions. Un pont a été éventré, locomotives et wagons gisent dans un amoncellement hallucinant. Un train militaire entrain en gare au moment du bombardement, on a ramassé quarante blessés qui semblent les seuls rescapés. C'est ce qu'il appelle «l'enfer de la gare de Stendal». Mais ce qui le frappe surtout, c'est l'espèce de paralysie, l'impuissance de l'administration allemande devant l'événement.

«Nous sommes là six mille hommes à regarder ce spectacle. Comment va-t-on organiser le travail ? Par quel bout va-t-on commencer un pareil chantier ? Comment se fait-il que devant un pareil désastre aucune discipline n'existe ? Pas de police, nous ne voyons aucun officier, personne ne commande. Nous qui avons l'habitude de voir en Allemagne tout travail comme tout autre chose minutieusement organisé, surveillé de très près par une nuée de commandeurs ! Ici, rien, pas un ordre, rien n'arrive.

Sur six mille, nous sommes bien cinq mille étrangers que personne ne dirige. Aussi la vaste gare qui a à peu près les dimensions et les formes de la gare de Courbesac à Nîmes, est vite transformée en un vaste musée où chacun visite, mais où personne ne travaille. On discute beaucoup,

on rencontre pas mal de camarades que l'on n'avait pas vus depuis longtemps, et la visite continue parmi les volcans qui présentent toutes les formes et les plus imprévues des visions. Le manque d'organisation nous étonne beaucoup, cette pagaille générale nous montre qu'à présent l'Allemagne est dépassée par les événements qui sont bien au-dessus de ses moyens.<sup>17</sup>

«Pagaille générale», dit Folcher à juste titre, et qui rappelle à plus d'un prisonnier le spectacle qu'ils ont vu sur les routes de France en mai-juin 1940. Il est des situations devant lesquelles les autorités, civiles ou militaires sont impuissantes, et ici, la propagande de Goebbels, qu'elle s'exprime par la presse ou par la radio, va même à contresens. Devant la menace d'invasion par l'Armée rouge, dont l'offensive déclenchée en janvier 1945 paraît irrésistible, elle s'efforce de provoquer un sursaut de résistance en décrivant en termes dramatiques ce qui serait l'apocalypse du déferlement des Bolcheviks sur l'Allemagne ; mais elle provoque au contraire, l'affolement et accroît la panique.

Sur cette situation de l'Allemagne à la veille de l'écroulement final, on dispose de témoignages d'une grande valeur. En effet, devant l'avance soviétique les officiers de l'Oflag II B d'Auswald en Poméranie ont été évacués en toute hâte vers l'Ouest. Ils ont ainsi traversé l'Allemagne à pied, en plein hiver, mêlés aux civils, partageant leurs souffrances, et, de plus, harcelés par leurs gardiens hantés par la crainte de les voir s'échapper. Plusieurs d'entre eux en ont publié des récits évocateurs<sup>18</sup>. Voici celui de Pierre Escoube, qui a vu les fuyards se hâtant, pour mettre l'Oder entre eux et l'envahisseur :

«Ces malheureux ne sont pas à pied comme nous. Mais, comme nous, ils portent avec eux toute leur fortune. Sur l'étroit et long chariot de bois, ils ont hâtivement entassé ce qui leur était indispensable et ce qu'ils pouvaient - ou croyaient pouvoir - sauver. Le foin pour la nourriture des chevaux forme une sorte de litière et déborde à travers les barreaux. Entre les roues, brinqueballe de seau de fer des corvées d'eau. A l'arrière, une baignoire de zinc, une baignoire d'enfant attachée avec des cordes, oscille d'inquiétante façon. Parfois une bicyclette flanque un des côtés et montre, dérisoires, ses pneus crevés ou sa pédale cassée. Pour couronner cet entassement hétéroclite, une bâche pointue dresse ses pentes, raides comme les versants d'un toit. Faite de couvertures sombres, ou plus souvent de tapis bariolés, aux couleurs crues, elle apporte, sous ce ciel plombé d'hiver, dans ce grand désarroi humain, une étrange note de luxe douteux et d'orientale pouillerie.

«Les êtres que l'on devine - dans le pénombre de l'intérieur - prolongent cette impression et l'élargissent encore. Les hommes portent des casquettes de feutre ou de curieux bonnets noirs, pointus comme des chapeaux chinois. Les femmes ont la tête enveloppée de longs fichus à franges. Sur leurs visages terreux aux pommettes fortement dessinées, une stupeur se lit, mêlée à une ancestrale résignation. Lèvres serrées, traits figés, ils semblent durcis par le froid, par la fatigue, par la peur. Oui, c'est cela. Ce sont les milices de la peur. Des enfants dorment au creux des genoux de leurs mères. D'autres, éveillés, ont des visages purs de toute inquiétude et s'amuse des incidents du voyage. Un chien crotté, tête basse, trotte à côté des roues boueuses...

«D'où viennent ces fuyards ? Sont-ce des Slaves ? des Allemands ? Sur les voitures, les plaques d'email portent des noms à consonance germanique. Des Allemands, semble-t-il, mais déjà teints de slavisme qui, chassés par la ruée russe, abandonnent la province de la Warthe. Millénaire migration, venue du fond des âges, sous les poussées humaines, parties de l'Est européen, du lointain

16. Cette Hypothèse du «réduit tyrolien» a effectivement été envisagée au printemps 1945.

17. Cf. Folcher, op. cit., p. 233-234.

## RECTIFICATIF

L'ouvrage : Le Collège de St Trignon  
Prix franco : F. 160  
(Les Ariégeois...à vos poches.)

## AVIS DE RECHERCHE

M. FUSEAU  
13 Rue Porte de Paris 79100 THOUARS  
Tél. 49 66 04 57

nous transmet une demande de Mme  
Elisabeth KORAMER  
qui RECHERCHE

- anciens prisonniers de guerre français
- des stalags X ayant travaillé dans
- les fermes Hohnholz, Koobinghausen,
- Abberhausen.

Mme Korammer qui avait 11 enfants habitait près de Twistringem (au sud de Brém). Ces p.g. se rendaient le soir venu chez elle pour se détendre et ... boire un verre de bière. / - Ils doivent s'en souvenir !...

(Pour toute correspondance, écrire à l'adresse ci-dessus)

- NOTA : les annonces du Lien sont gratuites.

et déjà Proche-Orient. Paniques médiévales devant les raids hardis d'un Attila, d'un Tamerlan. Après l'élan vainqueur des Teutoniques, c'est le contre-coup du «Drang nach Osten». C'est le recul du germanisme, le reflux vers l'Ouest. Et la peur conduit tous ces exodes.

«Parfois, au milieu des chariots de paysans, un vieux coupé dresse sa silhouette anachronique si désuète, si inattendue qu'elle en devient comique. En place du vernis, les portières montrent des plaques de boue. A travers les vitres embuées de gel, à peine si l'on devine deux silhouettes frileuses, apeurées sous les manteaux de fourrure. Coiffé d'un vieux haut-de-forme cocasse, le dos voûté, rênes en mains, un cocher fantomal fait de cette «voiture de maître» le plus cocasse des chars funèbres.»<sup>19</sup>

Au-delà de la fascination de spectacle, les témoins cherchent à percevoir les sentiments de ceux qu'ils côtoient, civils et militaires. Parfois c'est la discipline qui l'emporte, et l'éducation reçue. C'est ainsi qu'un jeune garçon à qui Louis Francis offre du chocolat en échange d'une pomme lui répond «qu'à l'école on lui avait enseigné que le Führer interdisait de manger du chocolat».

De fait, «Feind bleibt Feind», comme le répète inlassablement la propagande. Les Posten encadrent les prisonniers, alternant menaces et voies de fait, lâchant les chiens contre les trainards ou tirant sur ceux qui tentent de s'écarter de la colonne, pour attendre les Russes dans un endroit abrité. Brutalités encouragées par des officiers arrogants, raidis dans leur discipline, mais qui cachent peut-être ainsi leur désarroi devant la défaite à laquelle ils ont longtemps refusé de croire. C'est ce qu'a constaté le doyen des officiers français dans une conversation avec la commandant allemand qui les emmène :

«En dépit de son sang-froid et de son masque impénétrable, l'officier supérieur allemand a paru troublé. Beaucoup moins par notre condition, à vrai dire, que par le sort de son pays. Dans son accablement, il s'est laissé aller à déclarer : «Vous n'avez aucune idée de la situation où se trouve actuellement l'Allemagne !» Avec amertume, il s'est plaint que, dans les villages du parcours, les représentants du parti réquisitionnaient tous les vivres pour les réfugiés, qu'ils lui laissaient à peine de quoi nourrir ses soldats, que l'autorité de ces civils détestés était infiniment plus écoutée que la sienne, qu'il avait le sentiment d'être bien peu de chose auprès d'eux...»

Escoube, qui rapporte ces propos, ajoute<sup>20</sup> : «Manifestement, ce vieil officier prussien, blanchi sous le harnais, est inquiet. Secrètement bouleversé, peut-être. Pour la première fois depuis la débâcle de 1918, il voit chanceler l'Armée, rempart du pays. Garde-t-il sa foi en Hitler, ébranlée sans doute, peut-être anéantie depuis ce mystérieux attentat du 20 juillet 1944 qui a prononcé le divorce de la Wehrmacht et du Parti.»

Bien sûr, tout le monde ne désarme pas, et Escoube a vu des jeunes filles, membres de la Hitlerjugend, chargées d'accueillir dans un château des enfants des villes bombardées regarder passer les prisonniers «avec beaucoup de surprise et un peu de moquerie dans les yeux». Mais, d'autres fois, l'aumône d'un verre d'eau ou d'un morceau de pain, le sourire d'une jeune fille ou d'un enfant, la conversation qui s'engage avec des réfugiés sur la route, créent une tout autre atmosphère. Et Louis Francis commente :

«On eût bien étonné ces gens si on leur avait rappelé que nous étions des ennemis et d'avoir à nous traiter comme tels. A les entendre, nous appartenions à la même catégorie, celle des hommes qui avaient souffert de la guerre, et nos pensées devaient nécessairement se rejoindre. La même route à suivre, les mêmes gifles du vent à essuyer.»<sup>21</sup>

Effectivement, tous subissent les événements avec la même impuissance, les uns passifs et résignés, les autres pleins d'espoir, mais non sans appréhension pour leur avenir immédiat. Les populations de Prusse orientale ont reçu l'ordre d'évacuer devant l'avance russe, et les prisonniers du Stalag I A, celui de suivre leur employeur. Personne ne s'étonne donc de voir la charrette au chargement hétéroclite conduite par celui qui a travaillé pendant des années dans la ferme et qui n'est plus traité en étranger. Et des scènes de fraternisation, plus ou moins surprenantes, ont été vécues par des officiers de l'Oflag II B. Un groupe d'une soixantaine d'éclopés, restés en arrière de la colonne et que, de guerre lasse, leurs gardiens ont abandonnés, est arrivé un soir dans un village, aux confins de la Poméranie et du Brandebourg. Le bourgmestre - dont il y a tout lieu de penser qu'il était membre du parti - prévient les habitants, qui les invitent à dîner. Escoube, qui en était, souligne qu'ils ont été «admirablement servis» : salle à manger bien chauffée, table bien servie, soins attentifs de toute la famille, tandis que des réfugiés s'entassaient dans une pièce voisine<sup>22</sup>.

Dans un autre village, les prisonniers s'installent le soir dans une grange, mais le propriétaire accourt et s'inquiète de savoir qu'il y en a de la région de Laon, où il a été blessé en 1917 ; les originaires de l'Aisne sont aussitôt invités à l'Abendbrot<sup>23</sup>. Quant à Roger Ikor, il a connu un soir l'hospitalité de parachutistes allemands, une autre fois l'Abendbrot chez l'habitant, lui aussi, avec le lendemain matin le Frühstück, qu'il partage avec deux sous-officiers de la Flak. Ils se séparent en se serrant la main, et chacun s'en va vers son des destin<sup>24</sup>.

Cette Allemagne où chacun lutte pour sa survie immédiate, est devenue un monde étrange, irréel, où toutes les situations sont possibles. Les différences de nationalités sont effacées. Les prisonniers rencontrent des compatriotes, civils volontaires

pour le travail en Allemagne ou requis du STO, des déserteurs de la Wehrmacht qui se présentent comme Alsaciens ou Polonais, des Italiens souvent misérables et rejetés par tout le monde, des Serbes qui en imposent par leur sens de l'honneur et leur discipline, des Polonais souvent héroïques, mais parfois trop opportunistes, des Russes, dont le moindre méfait est d'arracher les montres, mais qui sont aussi capables de baiser l'épaule de celui qui les a traités en camarades, sans compter ceux de l'armée Vlassor qui n'ont plus rien à perdre et refusent de croire à la défaite de l'Allemagne.

Pour les prisonniers, l'écroulement de l'Allemagne, c'est la libération. Mais comment ce fera ce passage de la captivité à la liberté ? Beaucoup ne l'envisagent pas sans appréhension, car les risques sont graves et divers. Il est évident qu'à mesure que l'échéance finale approche, la combativité de la Wehrmacht diminue. Si les officiers restent généralement fermes et dignes, beaucoup d'hommes de troupe tendent à s'échapper et à se dissimuler dans la cohue des civils. De plus en plus de gardiens abandonnent leurs prisonniers à leur sort, mais ceux-ci sont souvent désorientés. Et il y a encore des Allemands qui ne se résignent pas à la défaite, on dit que des ss sont prêts à tout dans ce «crépuscule des dieux» ; les prisonniers ne sont pas à l'abri de leur vengeance. Beaucoup se sont trouvés aussi dans la position désagréable d'être sans défense, entre deux feux.

La libération par les Alliés ne va pas non plus sans risques. A l'Est on sait bien que les unités de première ligne de l'Armée rouge sont redoutées : après les traitements qu'ont subis les prisonniers soviétiques en Allemagne, on imagine bien que leur réaction sera sans pitié et risque d'être aveugle. Passe encore qu'ils détoussent les prisonniers de leur montre ! Mais combien ont risqué la mort. Comme celui-ci, pris dans une tenue hétéroclite, au milieu de partisans polonais, habillés d'uniformes allemands ? Il a échappé à la fusillade immédiate, parce qu'un officier est survenu, à qui il a pu faire comprendre qu'il était «Fransouski» et qui connaissait le nom de De Gaulle<sup>25</sup>. Mais combien n'ont pas eu cette chance inespérée ? A l'Ouest, le danger était d'une autre nature. L'aviation, maîtresse absolue du ciel allemand, interdisait tout déplacement et les prisonniers qui cherchaient instinctivement à se regrouper et à rejoindre stalags ou oflags pour retrouver une administration française qui leur assurerait gîte... et perspective de rapatriement, étaient continuellement harcelés, obligés de se camoufler. On avait pris des précautions ; à l'Oflag XC de Lubeck, les Allemands ont fait peindre une grande croix rouge sur le bâtiment de l'infirmerie et les prisonniers ont averti les aviateurs alliés par l'inscription POW sur un toit ; ils ont même creusé des tranchées-abris ; il n'y a pas eu d'incidents, lorsque les chars anglais arrivèrent la garnison allemande se rassembla en ordre pour remettre ses armes aux vainqueurs<sup>26</sup>. Ce fut moins simples à l'Oflag VI A, une caserne située en bordure de la petite ville hanséatique de Soest en Westphalie. Là aussi, l'inscription POW avait été peinte, de façon très lisible, au milieu de la cour. Les aviateurs ne la virent-ils pas, ou ne transmissèrent-ils pas le renseignement aux troupes terrestres ? La IXe armée américaine, participant à l'encerclement de la Ruhr, était arrivée à quelques kilomètres de la ville. Quelques mouvements ayant été aperçus dans le camp, les Américains crurent identifier, paraît-il, une caserne de ss et commencèrent un bombardement de plus en plus sévère ; il se poursuivit pendant 24 heures, sur ces bâtiments de briques légères, qui ne comportaient ni caves solides ni abris, et qui étaient surpeuplés.

Devant l'impossibilité d'alerter les Américains par radio, car il n'y avait plus de courant électrique, le commandant allemand du cap accepta d'envoyer en plénipotentiaires deux officiers, un Allemand et un Français, précédés d'un planton hissant le drapeau blanc : spectacle dérisoire dans cette Allemagne où se déroulaient alors tant d'atrocités, que celui de ces deux officiers, jusque-là ennemis, allant ensemble, offrir leur reddition à l'armée américaine qui se laissa finalement convaincre de ne pas anéantir le camp comme elle en avait eu l'intention<sup>27</sup>.

Pour en terminer avec ces événements et avoir une vue concrète de ces derniers instants de la défaite allemande, tournons-nous encore une fois vers Folcher et son village de Schorstedt. Nous sommes en avril 1945, dans la zone d'opérations de la même IXe armée américaine. Depuis le 5, on entend la nonnade et la ville de Stendal est en flammes. Les populations est sombre ; elle se reprend à espérer en apprenant que Hanovre résiste et que les Américains ont reculé de 20 km, mais le lendemain ils ont pris la ville. Les blindés américains ont dépassé Schorstedt et le désordre règne dans toute la région. Il n'y a plus de police et, comme la Wehrmacht a replié dans la région d'importants stocks de réserve, c'est le pillage général. Les civils ont donné le signal, accourant des villages voisins avec des charrettes, et les étrangers s'y sont mis à cœur joie. Ici ce sont des chaussures, ailleurs des tenues militaires, plus loin des médicaments, de l'outillage flambant neuf, bien emballé, et de la farine et du sucre. Tout le monde ne pense plus qu'à se servir. Folcher prendrait bien quelques outils qui lui seraient utiles à la maison, mais comment les emporter ? Il se contente, avec ses camarades, de quelques sacs de sucre, et d'une paire de chaussures, car il a failli arriver alors que le stock était épuisé. On en a oublié la guerre : «On n'en parle plus ici. Elle a passé, ce matin, comme un gros orage et c'est tout juste si, dans le lointain, on entend, assez faible, le bruit vers le sud-est direction Magdebourg de la

canonnade dans un roulement continue.» La situation n'est cependant pas rassurante. Les civils, qui se disputent le butin, se battent entre eux ; Russes et Polonais se mettent de la partie. Les habitants ont hissé le drapeau blanc, mais les Américains n'arrivent pas. La nuit, on entend des coups de feu, ce sont des soldats Allemands qui errent incontrôlés, des ss dont on ne sait s'ils cherchent à fuir ou veulent se battre : le village rentre ses drapeaux blancs ! Le bourgmestre en est réduit à venir demander aide aux Français, les seuls éléments capables de ramener l'ordre. A demi rassurés eux-mêmes, ils ne perdent cependant pas leur sang-froid et s'organisent ; ils font ramasser les armes, en sachant bien qui était susceptible d'en cacher, ils organisent des patrouilles et surtout ils annoncent l'arrivée des Américains. De fait, la vue d'une colonne blindée, le 14, consolide leur autorité. Ils peuvent alors exiger des civils de débayer les routes, sous leur surveillance armée ! Ils peuvent arrêter, fouiller et interroger des militaires, soldats et officiers, avant de les adresser aux autorités américaines. Folcher savoure alors sa revanche de prisonnier, «pas des plus méchamment, mais des plus réglementaires». Mais c'est l'heure des règlements de compte. Les Polonais se sont hâtés de livrer aux Américains l'instituteur - bon nazi comme presque tous - dont ils avaient particulièrement à se plaindre. A chaque instant, des Allemands viennent demander protection contre leurs anciens prisonniers, pressés d'assouvir leur vengeance et excités par la boisson :

«A tout moment, on vient nous chercher pour remettre l'ordre. C'est un Polonais qui veut égorger son patron ou c'est une Ukrainienne qui flanque une de ces distributions en règle à sa patronne. Deux Russes ont couché par terre un des gros propriétaires du pays et pendant que l'un lui soutire sa montre, l'autre lui enlève ses souliers. Et des histoires comme cela, je pourrais en remplir trois ou quatre cahiers.»<sup>28</sup>

Ce sera bien pire encore les jours suivants : Polonais et Russes, libérés par les Alliés de l'Ouest, s'organisent en bandes pour regagner leur pays. Ils traversent ainsi toute l'Allemagne d'ouest en est, pillant et saccageant sur leur passage, brûlant les fermes, se livrant à toutes les violences possibles. Vae Victis !

Bien des prisonniers ont vu des scènes semblables et leur témoignage s'arrête là. Mais il en est, peu nombreux, qui ont eu une dernière vision de l'Allemagne hitlérienne, celle que le nombre allait bientôt découvrir, de l'univers concentrationnaire. En Autriche, l'homme de confiance du Stalag XVI B cité plus haut indique que des hommes de son camp travaillaient à Melk dans une usine de roulements à billes avec des déportés de Mauthausen. Lui-même, devenu assistant aux affaires juridiques du Stalag et allant à Linz pour des audiences du tribunal militaire, a rencontré en 1944, des déportés du même camp. Mais il était formellement interdit de leur parler et on ne peut guère parler de contact. Il en est tout autrement pour un groupe d'officiers de l'Oflag IIB. Libérés par l'Armée britannique dans la lande de Lunebourg, ils sont transférés dans la petite ville de Bergen, coquette cité de moins de 3 000 habitants, qui n'a pas souffert de la guerre.

L'Armée britannique vient de l'occuper sans coup férir, et elle a aussitôt ordonné à la population, sans lui donner d'explication, de quitter la ville dans les deux heures, en n'emportant que des bagages à main. Les prisonniers libérés sont invités à s'installer dans les maisons devenues libres, dont le confort les éblouit et qui regorgent de tout, vêtements, linge, nourriture. Les habitants, qui s'efforcent de revenir sous divers prétextes, se montrent humbles, soumis, prêts à satisfaire leurs moindres désirs.

Mais la réalité se fait jour peu à peu. Il y a un cordon sanitaire au sud-ouest de la ville, il est interdit de la franchir pour cause de typhus. Au-delà, s'étend le camp de déportés de Bergen-Belsen, que les prisonniers naïfs avaient d'abord cru être un camp de convalescents ! A leur arrivée, les Anglais y avaient trouvé 60 000 déportés, la plupart gravement malades. Il en mourait encore entre 500 et 1 000 par jour. Malgré les mesures d'interdictions prises pour empêcher la propagation de l'épidémie. Louis Francis a pu y pénétrer. Bouleversé, il rapporte à ses camarades ce qu'il a vu et qui est aujourd'hui bien connu. Une angoissante question se pose aussitôt à eux : Que savaient les habitants de Bergen ? Nos témoins enquêtent. Deux témoignages se complètent, celui de Ikor et celui de Francis. Le boucher était suspect, on avait retrouvé des armes enterrées dans

18. Cf. Louis Francis, *Jusqu'à Bergen, 1947*, 316 p. et Pierre Escoube, *Reflux vers l'Ouest, Témoignage, 1969*, 150 p. (c'est à lui qu'une femme a encore proclamé sa confiance dans la victoire de l'Allemagne). On trouve aussi des indications dans Roger Ikor, *Pour une fois écoute, mon enfant, 1975*, 446 p., ainsi que dans *Le lien, journal mensuel des anciens de l'Oflag II B, qui publie souvent des souvenirs de captivité.*

19. Cf. Escoube, *op. cit.*, p. 15-17.

20. R. Escoube, *op. cit.*, p. 64.

21. Cf. L. Francis, *op. cit.*, p. 55.

22. Cf. R. Escoube, *op. cit.*, p. 43-45.

23. Cf. Louis Francis, *op. cit.*, p. 117.

24. Roger Ikor, *op. cit.*, p. 414-415.

25. Cf. Yves Durand, *La vie quotidienne des prisonniers de guerre*, p. 265.

26. Cf. A. Sernberg, *Vie et château et oflags de discipline*, p. 133-135.

27. La documentation sur cet incident a été publiée dans le *Bulletin de l'Association des anciens prisonniers de l'Oflag VI A*, n° 85 (novembre 1965) et n° 86.

(suite des Prisonniers de Guerre Français)

son jardin. Il s'est pendu un soir et sa femme s'est également suicidée ; on a retrouvé après coup des papiers montrant qu'il livrait de la viande au camp. L'imprimeur chez qui loge Ikor jure ses grands dieux que dans sa famille personne n'a jamais voté pour Hitler ; mais Ikor a trouvé les documents de la section ss locale de 1933-1938 et a constaté que le fils de la maison en était le trésorier. Et lorsque Louis Francis interroge l'entrepreneur de maçonnerie obligé de la loger et qui a d'abord affirmé qu'il ignorait tout de ce camp, il finit par lui faire avouer que ce n'était pas vrai : il avait vu des détenus, silhouettes décharnées dans leur tenue misérable, il avait pénétré dans le camp à l'occasion de travaux divers... Qu'aurait-il dit les autres habitants de cette petite ville, où tout le monde se connaissait, où chacun savait plus ou moins ce que faisait le voisin, s'ils avaient été interrogés de la même façon ? Question cruciale et qui, sur un plan plus général, ne cesse de se poser à l'historien.

Roger Ikor a vu une Allemande pleurer, le 1<sup>er</sup> mai 1945, à l'annonce par la radio de la mort du Führer ; bien avant, d'autres prisonniers avaient entendu des ouvriers maudire le nom de Hitler. Telle est la contradiction de ces témoignages. Comment en serait-il autrement ? Il faut d'abord relever leur caractère arbitraire : ils émanent d'une petite minorité de prisonniers, et la grande masse ne s'est pas exprimée. Et ceux qui l'ont fait sont, par la force des choses, d'un niveau intellectuel relativement élevé. On entend rarement la voix d'un simple ouvrier, d'un paysan ; d'où l'importance attachée ici au témoignage de Folcher, si souvent cité.

Mais ce qu'on peut surtout retenir, c'est la spontanéité de ces témoignages, et leur caractère répétitif. Si quelques-uns seulement sont cités, ils expriment le plus souvent une opinion très répandue. Bien sûr, ce n'est pas le cas, en ce qui concerne par exemple la Résistance intérieure ou la Déportation, on l'a signalé. Mais, en général, ils rapportent une réalité quotidienne, vue au niveau modeste de populations qui subissent, sans avoir une part dans les décisions. Transmis sans apprêts, ils montrent à la fois l'attitude des prisonniers et les réactions spontanées des populations au milieu desquelles ils vivaient. Ils apportent à l'histoire de l'Allemagne glissant vers la défaite une touche concrète, humaine. C'est ce qui permet de penser qu'ils ne sont pas dénués d'intérêt.

Jean-Marie d'Hoop.

28. Folcher, op. cit., p. 256-257.

## 1945-1995

### Regards rétrospectifs sur un anniversaire

Le cinquantenaire de la capitulation hitlérienne a été célébré, avec éclat, en Mai dernier : les autorités allemandes ont participé à cette fête du souvenir. C'est un événement inédit dans l'histoire, un paradoxe et un signe des temps nouveaux : vainqueurs et vaincus se sont associés pour commémorer, dans la concorde, la fin d'une guerre qui les avait mis haineusement aux prises. Mais il va de soi que l'Allemagne, au regard de ce passé, ne peut être au diapason de ses adversaires d'hier.

En 1945, le 8 Mai, le camp allié vivait un extraordinaire triomphe. La défaite de l'Allemagne consacrait la réussite d'un exploit militaire sans précédent, rendait la dignité à des peuples longtemps humiliés, libérait d'un joug cruel la légion des prisonniers et des déportés, redonnait à l'Occident l'espoir de la prospérité. Seuls restaient exclus de la liesse générale les collaborateurs qui avaient misé sur la victoire allemande et devaient être le plus souvent impitoyablement châtiés pour leur choix malheureux.

En Allemagne le rideau de la paix tombait sur un peuple affolé par le tumulte des batailles et le fracas des bombes, mais prêt à soutenir encore une armée toujours animée du courage de combattre. L'armistice délivrait ce peuple de ses peurs, non de sa passion nationale. Seule l'aristocratie des résistants, des prisonniers politiques, des déserteurs éprouvait la défaite comme une libération.

Mais cinquante ans après sa capitulation, l'Allemagne profonde, acquise à la démocratie et ouverte au monde qui la respecte, considère sans amertume ni ressentiment la débâcle de 1945. Sans doute, la résignation à une défaite qui blessait la fierté de ce peuple ne gagna que lentement les esprits, l'évolution s'opéra sous l'effet de circonstances favorables : la révélation confondante de la barbarie nazi, l'action humanitaire, éducative, économique des puissances occupantes - qui renoncèrent très vite à leur intransigeance initiale -, l'autorité morale des nouveaux dirigeants allemands - notamment celle des présidents de la République Fédérale - amenèrent peu à peu les vaincus à tirer la leçon de leur effondrement. Ils prirent conscience de son ambivalence : catastrophe nationale, certes, mais condition de renouveau, de cet ordre pacifique, libéral, démocratique, dont ils allaient, au fil des ans, reconnaître des bienfaits.

Cependant des Allemands restent enclins à penser qu'ils ont payé cher leur délivrance du nazisme. Mettant l'accent sur tous les maux qui suivirent la capitulation du Reich, ils refusent de donner au 8 Mai 1945 un caractère festif. A cette date, pensent-ils, commence pour l'Allemagne, une période douloureuse, fertile en tragédies. Ils évoquent l'expulsion de leur patrie de millions d'Allemands, les violences et les exactions de l'Armée Rouge conquérante, la main-mise du système soviétique sur l'Europe centrale et orientale, la division de l'Allemagne. Dix sept millions de sujets allemands ne firent que changer de tutelle.

Il n'est pas difficile d'acquiescer à ce jugement critique qui souligne l'ambiguïté de ce jour de victoire que fut le 8 Mai 1945. Mais ceux qui le formulent ne doivent pas oublier l'origine d'une guerre dont les Allemands, du fait de leur consentement au national-socialisme, furent les initiateurs, les acteurs et, finalement, les victimes. La faute allemande ne peut être oubliée ni remise. Moyennant quoi, on peut concéder aux Allemands mal guéris de leur nationalisme que le camp de la liberté ne remporta, en 1945, qu'une demi-victoire.

Entre les deux guerres, les démocraties occidentales furent menacées par deux idéologies de sens contraire, mais également totalitaires et expansionnistes : le national-socialisme et le communisme. Leur antagonisme de fond et de fait pouvait donner l'illusion d'un équilibre qui sauvegarderait la paix. Ce fut justement la collusion, temporaire et hypocrite, scellée par le pacte d'Août 1939, entre l'Allemagne et l'Union Soviétique, qui fut le détonateur de la Seconde Guerre Mondiale. La rupture de ce pacte par Hitler, deux ans après sa conclusion, rejeta l'Union Soviétique dans le camp occidental et aboutit à l'écrasement du nazisme. Mais cette victoire signifiait la montée en puissance d'un Etat totalitaire qui entendait tirer profit du succès de ses armes et de l'aura que lui valaient ses sacrifices. Il allait se tailler un glacis protecteur, contaminer de sa propagande des continents entiers et nourrir la peur universelle de la guerre atomique.

Mais ce géant militaro-industriel n'était, en réalité, qu'un colosse aux pieds d'argile. Il avait échoué dans son projet d'établir la justice, la liberté et la prospérité ; il allait s'effondrer, miné par son impuissance. Le 9 Novembre 1989, une brèche dans le Mur de Berlin fut le prélude à la dislocation de l'Empire soviétique. Cet événement marquait la fin de la longue explication entre les démocraties et les dictatures, qui avait commencé le 1er Septembre 1939. C'était le deuxième moment d'une victoire en deux temps ; un pont était ainsi jeté entre le 8 Mai 1945 et le 9 Novembre 1989. Mais il avait fallu cinq ans de lutte et 50 millions de morts pour terrasser le fascisme hitlérien ; l'écroulement du communisme fut une victoire sans combat. Ce miracle fit, pendant quelque temps, le bonheur des peuples.

L'euphorie fut de courte durée. Aujourd'hui, l'hydre de la fatalité historique agit à nouveau des bras hideux qui repoussent sans cesse : ce sont le nationalisme, l'intégrisme, le racisme. L'humanité ne se libère d'un mal que pour retomber dans un autre. Ainsi va le monde où nous vivons. Mais cela est une autre .... Histoire.

Juin 1995.  
E. GROS

## LECTURE

### «Feuilles Volantes»

de Georges Hyvernaud

(Editions Le Dilettante, Paris, 1995)

Brèves séquences, ces Feuilles volantes arrachées à l'oubli retiennent l'attention par la concision de la pensée - on dirait d'un moraliste - et la finesse de l'expression. L'existence nue et l'ivresse de l'homme - seul, Hyvernaud, le regard empreint d'une ironie amère, nous la restitue ici de sa plume mordante, sans tricherie ni considération. Pessimiste ou simplement réaliste, sa vision est celle du non-conformiste / encore qu'il refusât les étiquettes/. Du rebelle, ou de l'«arnaque», l'homme naturel cher à Jünger. Les choses de la vie ne lui sont ni étrangères ni indifférentes. La guerre et la captivité, les rapports de société ont apeuré son regard, le détournant d'un progrès qui n'est point de l'homme, lequel, toujours, reste confronté au «tragique quotidien, sournois et feutré».

Hyvernaud écrivait : «On ne me lira pas dans cent ans, ni dans dix» en quoi il se trompait. Pas de bataillons de lecteurs serrés et compacts, certes, mais bien plus que ceux escomptés, «les quelques dizaines d'originaux qui ont des loisirs, un fauteuil, le goût de la solitude et l'horreur du bruit» ! Ses ouvrages sur la captivité et la guerre, La Peau et les Os, Le Wagon à Vaches, L'Ivrogne et l'Emmerdeur entre autres, lui assurent d'ores et déjà dans notre littérature, et particulièrement dans la littérature des camps, une reconnaissance singulière et méritée. Aux longues narrations... l'écrivain opposera toujours le mordant du verbe et la vérité de l'image.

«Ecrire - doux petit travail de rongeur. On est là, devant sa feuille de papier. On trace un mot, un autre. Occupation menue, patiente, infinie, pareille à celle des diseuses de chapelet ou des vieilles qui tricotent.» Ainsi sont nées au fil du temps ces pages de dissection du «JE», du «ON» et de la «LITTERATURE», brèves et fortes.

J. Terraubella

*Nous devons à l'obligeance de madame Hyvernaud, que nous remercions, de pouvoir reproduire ici quelques pages, ô combien expressives, sur les désordres de la guerre, ou des choses comme ça... que nous avons tous vues, une fois ou l'autre...*

Le capitaine avait reçu l'ordre  
Le capitaine avait reçu l'ordre de s'occuper des réfugiés. Cela ne signifiait rien. Rien ne signifiait plus rien. Voilà deux jours qu'il marchait entre la gare et la mairie, suant et violacé, avec son casque, son revolver modèle 93, son masque à gaz, ses décorations de l'autre guerre. Qu'est-ce qu'il fichait là au juste ? S'occuper des réfugiés. Il y en avait plein les deux rues du bourg, des réfugiés. Plein les maisons. Il y en avait cinq cents, mille, devant la gare, qui attendaient que passe un train. Mais il n'était pas passé de train depuis la veille. Il ne passerait peut-être plus jamais de train. On ne savait pas. Rien ne répondait plus aux appels, aux désirs des hommes, même pas à l'argent des hommes. L'épicerie-mercerie était vide. La boucherie aussi. La boulangerie aussi. Plus d'essence à la pompe à essence. Plus de bière à l'estaminet, plus de vin, plus de Pernod, plus de gnole. Le patron, les bras en croix, défendait son seuil : foutez le camp, bon Dieu, on vous dit qu'il n'y a plus une goutte de rien. Et il ne regrettait même pas les sous qu'il aurait pu gagner. C'était vraiment les derniers jours. Toutes les sécurités se dérobaient à la fois, toutes les assurances, toutes les solidités. Voyons, Monsieur, faites quelque chose, disait une femme au capitaine. Une femme pas jeune, teinte, peinte, genre maquerelle. Elle traînait avec elle une grande fille. Elle avait l'air de l'offrir au capitaine. On ne va pas nous laisser là, ça n'est pas possible, nous arrivons de Bruxelles, pensez donc. Le capitaine était emmerdé. Il regardait la maquerelle à face de plâtre. Prête à troquer sa fille contre un billet de troisième classe pour n'importe où. Qu'est-ce que vous voulez que je fasse ? disait le capitaine, ce n'est pas moi qui les fais partir, les trains. Il faut patienter, disait le capitaine. De la sueur coulait le long de son nez, il l'essuyait, il en revenait encore. Jamais il n'avait tant sué. Il se la serait bien envoyée, la fille. Une grande fille rousse. On n'a déjà pas tant d'occasions. Il faut patienter, disait-il. Il repartait vers la mairie. Le maire s'était tiré dans la nuit, en douce, le sauld, et la mairie était bourrée de types qui dormaient sur les tables. Pensez, on arrive de Bruxelles. On arrive de Mons, de Liège. On y a laissé tous nos biens, tout. La machine à coudre, la T.S.F. qui n'était même pas finie de payer. Et ils perdaient encore un gosse, une valise, un vieux. Il ne leur resterait plus que leur peau, et pas sûr qu'ils la sauvent, leur peau. Des gens soudain dévêtus de tout le poids de terre, de pierre, de bois, de métal qu'on porte sur soi. Nous n'avons plus rien. Ils marchaient désespérément dans leur légèreté, dans leur nudité. Presque tous les habitants du bourg étaient partis déjà. Pas par peur, non, ni par aucune sorte de pensée. Seulement pour obéir à la loi qui jetait les vivants hors des logis, sur les routes. Parce que les temps étaient venus. Les temps de grande migration. Les temps de non-possesion. Les maisons étaient abandonnées. Y entrerait qui voulait. Ce n'était plus à personne. Qu'est-ce que ça veut dire : à quelqu'un ? Les maisons si longtemps défendues, serrées dans leur méfiance, verrouillées, les maisons comme des crânes, à présent se laissaient faire, s'ouvraient, il n'y avait qu'à passer la porte, on voyait tout. Le linge dans l'armoire et les balais sous l'escalier et les lettres dans le tiroir - ma chérie, mon vieux, mon petit. Des enfants contemplaient des messieurs à moustaches encadrés de bois doré : Dis, tu trouves pas qu'il ressemble à

## Propos

«Toute guerre est moins importante par ce qu'elle détruit que par ce qu'elle édifie sur les destructions, elle l'est moins par ses pertes en vies humaines que par cette déperdition qui s'ensuit, un abandon fatal du sens de la vie, moins enfin par tous ses anéantissements et tous ses reculs que par les progrès, toujours matériels, toujours techniques, jamais spirituels, qu'elle provoque...»

## Mots croisés n° 499 par Robert VERBA

	1	2	3	4	5	6	7	8	9
I									
II									
III									
IV									
V									
VI									
VII									
VIII									
IX									

### HORIZONTALEMENT

I. - Rendre commun. --- II. - On le fait pour peupler un étang, une rivière... --- III. - Jeux de cartes à jouer et à consulter. --- IV. - Fil de soie produit par une chenille. - On le prend lorsque l'on se met en colère. --- V. - Enlevais. - Oui (allemand). --- VI. - Objets de parure. --- VII. - Un allemand. --- VIII. - Champignon parasite qui rouille. --- IX. - Avec ses devant : on redevient maître de soi.

### VERTICALEMENT

1) - Voleur. --- 2) - Problématique. --- 3) - Actes de dévotions en vue d'obtenir une grâce particulière. --- 4) - Une valise dans un désordre complet. - Divinité féminine (ph.). --- 5) - Symbole de virginité. - Nom scientifique de la seiche. --- 6) - Très petit de bas en haut. - Coordinateur dans les phrases négatives. --- 7) - Prix nobel de la paix en 1974 (japonais). - Assommas. --- 8) - Conseillère secrète et écoutée. - Mesure chinoise. --- 9) - Rabâcher sans cesse.

Tonton Alfred ? Un rêve ancien de pillage et de viol se satisfaisait en toute innocence. On s'établissait dans l'odeur, dans le secret des autres. On cuisinait dans leurs cuisines. On pissait dans leurs jardins. On se couchait pêle-mêle sur leurs lits et leurs tapis. Ça durerait deux heures ou deux semaines. On était dans le provisoire et le mouvant. Revanche énorme sur l'ordre et le sacré. Les vieilles religions ménagères avaient cessé de protéger les fauteuils Louis XV et le buffet de salle à manger. Les interdictions ne jouaient plus. On pouvait déranger, salir, casser... Et cependant les gens qui ne voulaient pas s'arrêter coulaient toujours dans les deux rues en faisant leur rumeur de fleuve. Au sein de cette confusion médiévale, quel pouvait être le rôle d'un capitaine de pionniers avec son masque à gaz, ses médailles et ses soixante soldats ? Soixante soldats qui voyaient partout des espions. C'était ce qu'ils avaient trouvé de mieux pour se rendre utiles. Ils poussaient à coups de pied au cul des créatures mornes. Mon capitaine, cette fois c'en est sûrement un. Le capitaine suait, s'épongeait. De toutes les poches des créatures mornes jaillissaient des attestations, des cartes, des photos, des papiers, des feuilles roses, vertes, grises, avec des cachets, des timbres, des paraphes, des dates. Ça va, ça va, disait le capitaine. Il avait fait l'autre guerre, celle des médailles, qui ne lui avait pas appris grand-chose. Et celle-ci maintenant, qui ne ressemblait à rien. C'était un homme qui pensait peu, et seulement par idées éprouvées. Il n'y a pas de petites économies. On a l'âge de ses artères. Des formules qui ne permettaient pas de s'orienter parmi les

contagions mentales et les liquéfactions collectives. Mon capitaine, mon capitaine, gueulaient les soldats. Quoi encore ? Est-ce que ces couillons-là ne lui foutaient pas la paix, à la fin ? Une espionne, pour changer. Une gamine dans les seize ans, maigrichonne, hardie, un rire rouge et blanc, l'air de ne payer sa tête. On allait bien voir. Votre nom ? Courassod on l'appelait, Gilberte Courassod. Avec un d. Sa profession ? Elle était bonne à tout faire. À Lille. Chez des gens rupins. Elle disait qui. Et puis, est-ce que ça le regardait, le capitaine ? Pourquoi qu'on l'arrêtait ? On ne pouvait plus se promener dans la rue à présent, non ? Mon capitaine, mon capitaine, disaient les soldats. Depuis ce matin qu'elle leur courait après, toujours à essayer de leur causer, et de drôles de propos qu'elle leur tenait. Ça va, disait le capitaine, ça va. Il s'essuyait une fois de plus. Il se sentait las, inutile, inadapté à l'événement. Il considérait une affiche sur un mur. C'était une affiche qui annonçait une représentation à la salle des fêtes, avec le concours de Mlle Lucy Tangente, cantatrice, de Frédo, comique troupier, et du célèbre prestidigitateur Fibs. C'était daté de janvier 1940. Une affiche. Une survivance saugrenue. Une chose amicale, insolite et obstinée, venue d'un autre temps, d'un autre monde...

Oui, il y avait eu ça. Et même ce n'était qu'un commencement. Pendant que durent ces aventures violentes, on n'y réfléchit guère. Mais après, une fois qu'on en est sorti, on ne peut plus penser à autre chose. On se dit : voyons, il y a eu ceci, il y a eu ça. Il y a eu ce canal dans

le matin, et ces péniches incendiées qui fumaient. Il y a eu ce bistrot à moitié démolé où j'ai trouvé à boire un verre de gnole. Ce petit pont. Ces chevaux crevés dans l'herbe, gonflés, horribles. L'artilleur qui gueulait : moi, les avions, je m'en fous, les avions, c'est zéro ; et il claquait de peur au bord du fossé. Il y a eu tout ça. Ces choses confuses, désordonnées comme les images rompues qu'on recueille des songes. On voudrait comprendre. On voudrait que ça ait eu un sens. Parce que, autrement, ce ne serait plus la peine. J'essayais de comprendre, moi, je ne faisais rien d'autre, durant toutes les journées de cet été de malheur. Je m'asseyais par terre, le dos contre les planches de la baraque. Je rassemblais des images éparses. Je m'embrouillais dans un ressassage infini. Les réfugiés. Le capitaine avec ses médailles. Qu'est-ce qu'il avait bien pu devenir, celui-là ? Le canal. La route de Lille. La nuit grondante. Les bagnoles. Les cris. Qu'est-ce que vous foutez là, vous autres, bon Dieu ? Ça avance, oui ou merde ? Paraît qu'ils sont à Hazebrouck. Non mais rends-toi compte... Voilà : ça été des choses comme ça. Et pour finir, cette petite place, et les copains qui nous tiraient dessus. Ils tenaient encore, eux. Nous, nous venions juste d'être ramassés. Et les Allemands avaient inventé de nous placer devant eux, pour que les autres ne tirent plus. Cette scène-là, je n'ai pas fini de me la raconter.

I. Daté par l'auteur des 13-14 novembre 1944 dans «Voix de garage», deuxième cahier.

## COURRIER DE L'AMICALE

par Robert Verba

Notre réunion à la Chesnaie du Roy s'est passée dans la joie des retrouvailles, et c'est avec un immense plaisir que nos amis et amies ont fêté le 50ème anniversaire de notre retour de captivité.

Nous étions plus nombreux que l'année dernière et avons vraiment apprécié cette journée qui nous a paru bien courte après un repas qui s'est avéré délicieux, suivi d'un bal qui a enthousiasmé plus d'une personne.

Nous avons beaucoup regretté l'absence des camarades qui n'ont pu y participer, vu leur état de santé, et leur souhaitons de tout coeur une nette amélioration.

Cette journée a confirmé les liens qui nous unissent et notre amicale reflète bien notre union indéfectible.

Le livre «La guerre et la Captivité», conçu par notre ami Joseph Terraubella remporte un énorme succès : Même les autres amicales ont demandé quelques exemplaires et je me permets de vous citer quelques lignes résumant leurs compliments :

- OFLAG II B - II D - XXI B : «Nous tenons à vous dire que nous considérons ce livre comme un succès, tant par la variété des sujets que par le choix des auteurs cités et la qualité de leurs textes. Nous le ferons circuler entre nous. Nous souhaitons que votre activité se poursuivre avec succès malgré les vides creusés par les années, et que vos camarades se retrouvent au moins jusqu'en 1998.»

- Mme Vve BELLEVAULT Edouard - 28100 DREUX, que nous remercions pour son don en échange de ce livre.

Merci également à :

- DECLERCQ Jean - 06160 JUAN LES PINS

- Mme LOGEARD Geneviève - 92210 ST CLOUD, écrit : «Ce livre restitue de façon tout à fait authentique et attachante cette épreuve que nos maris, frères et amis ont subie, et cette longue attente du retour vers la liberté».

- Mme PETITNICOLAS Marcelle - 88420 MOYENMOUTIER, nous remercie pour ce document qui fait revivre les années perdues, et souhaite que nos jeunes n'aient plus à subir ce grand malheur.

- Merci pour leur don à :  
- TRAINNEL QUINET Clément - 59270 BAILLEUL  
- Mme Vve VALENTINI Lucie - 20200 BASTIA  
- TYSSEURE Lucien - 33130 BEGLES  
- PELIGRAIN Ernest - 55100 VERDUN  
- VILLEMIN - 57590 DELME  
- Mme VERLODT Marie - 1342 OTTIGNIES (Belgique)

### CARNET NOIR

C'est avec une profonde tristesse que nous apprenons le décès de :

- FOURNIER Jean - 52000 GERMISAY  
- MARTEL René - ST BARTHELEMY D'ANJOU  
A ces familles éplorées, nous présentons nos condoléances attristées.

## COULEUR LOCALE

### L'ALSACE

«... Dans un paysage aux motifs innombrables, l'essentiel, c'est l'armée des arbres qui s'élève de la plaine pour couvrir de ses masses égales les ballons et les courbes des Vosges, cependant qu'au loin l'Alsace agricole s'étend, avec ses verts et ses jaunes variés, ses rares bouquets d'arbres sombres, ses rouges petits villages, et, doucement, le fruit, pour finir là-bas, dans une sorte d'eau frémissante.

... Des matinées de septembre, à Sainte-Odile, sont des matinées de bonheur. On voit une plaine aussi douce et neuve, dans ses blondes vapeurs flottantes, que la jeune classique de l'Alsace. Délicieusement mouvementée, bien qu'au regard distrait elle paraisse unie, cette Vallée du Rhin prouve les grâces et les forces de la ligne serpentine. Ses chemins, jamais droits, ondulent avec nonchalance. La jeune plaine d'Alsace au pied de la vieille montagne ! serait-on tenté de dire ; mais que le soleil atteigne la montagne si noire, elle s'éclaire, devient jeune à son tour» (...)

(M. Barrès)

Terre d'Alsace, je t'ai connue pendant huit mois dans tes villages pittoresques, avec leurs maisons de bois aux toits pointus, d'un caractère si particulier, où la photographie du grand-père, soldat de Napoléon III, voisine avec celle du fils sous l'uniforme allemand et dans tes villes restées si alsaciennes malgré l'intégration.

Tu m'as donné les joies inégalées de la revanche de 1870, réservé un accueil chaleureux dans toutes les classes de ta population. J'ai bu ton vin blanc du bouquet si particulier, mangé tes pâtisseries locales au parfum savoureux, complétées par un kirsch inégalé. J'ai randonné dans tes forêts de sapins magnifiques, plus beaux que les pins de mon pays landais, arpenté les rues animées de tes villes. J'ai parcouru les champs de bataille de l'Hartmannswillerkopf, où tant des nôtres sont tombés, trempé mes mains dans l'eau du Rhin avec un plaisir ineffable, fraternisé avec tes filles qui pèchent avec piété, vécu les vingt ans de ma jeunesse dans la douceur de ton été comme la neige de ton hiver. Ces années furent peut-être les plus belles de ma vie.

Merci, Alsace, toi qui as conservé tes traditions et ton âme, de m'avoir donné tant de joies au printemps de ma vie !

G. Dubourg «Mes Guerres»  
(Edit. Delresse - 1984)

## LA GUERRE DE 1940 : POURQUOI NOUS L'AVONS PERDUE

«Le Journal des Combattants» vient de publier sur deux numéros, 2414 et 2416, une étude très documentée de H. de Champris sur les tenants et les aboutissants de cette tragédie, qu'il fait commencer en 1919 ; la France n'obtient pas de la conférence de la Paix les garanties territoriales demandées ; les militaires continuent de privilégier l'infanterie, négligent les chars et les avions ; André Maginot propose en 1924 l'organisation des frontières ; les Etats-Unis, pour des raisons économiques, misent sur l'Allemagne qui ne pense qu'à prendre sa revanche aidée par l'Angleterre qui redoute une France trop puissante où, manque de lucidité, les socialistes s'élèvent contre «la course folle aux armements»...

Nous reproduisons la conclusion de ce remarquable travail à l'intention des combattants de 1939-1940, premières victimes de cet écheveau de responsabilités et de l'impéritie des gouvernements.

### BILAN

Le bilan pour notre pays est trop connu pour qu'il soit besoin de s'y attarder. Mais la France, dotée d'un outil militaire adéquat, était la seule nation continentale de l'Europe occidentale capable de s'opposer efficacement à l'Allemagne ; la défaite française de mai-juin 1940 est aussi la défaite de l'Europe. Les dirigeants français, comme les alliés qui devaient garantir nos frontières et ne l'ont pas fait, sont directement responsables de ce désastre européen.

L'on peut maintenant constater qu'à l'origine de ce désastre sont :

- une pensée militaire figée.
- une incompétence gouvernementale qui privilégia la statique et l'illusion en édifiant le bouclier-passoire Maginot,

- une idéologie hostile au fait militaire dans laquelle elle voit le péché originel impardonnable des civilisations pour se protéger d'un ennemi décidé et surarmé.

- l'inconstance de nos anciens alliés, l'un d'eux aidant au redressement économique de l'Allemagne, les tergiversations de l'autre favorisant la marche d'Hitler, dans sa tentative d'hégémonie européenne.

Cette brève et incomplète analyse nous fait entrer dans le domaine politique ; le domaine de la politique militaire et non de la politique politicienne. Dans les années 30 il était difficile de prévoir ce que nous ne faisons aujourd'hui que constater ; certains cependant prévoyaient et avertissaient, ils n'ont pas été entendus.

Si une situation analogue, quoi qu'avec des composantes différentes, se renouvelait, les spécialistes de la défense ne devraient-ils pas prendre la parole et dénoncer fermement des erreurs en cours d'exécution ?

Dans une situation de crise aussi grave, le seul problème qui se pose n'est pas celui de la prise de parole mais celui des limites.

H. de CHAMPRIS.

### UNION NATIONALE des AMICALES de CAMPS de PRISONNIERS DE GUERRE

Reconnue d'utilité publique par décret du 16 août 1955

46, rue de Londres, 75008 PARIS

Tél. 45.22.61.32 42.93.21.11 (Président)

C.C.P. 4832-45 X PARIS - Paris, le 12 juin 1995

Réf. à rappeler : Président - M.S.

### NOTE aux AMICALES 3 SEPTEMBRE 1995

Dans le cadre du 50ème Anniversaire de notre retour de captivité, nous devons «Nous souvenir» et le célébrer comme il se doit.

Cette année, cette Cérémonie Annuelle du 3 Septembre, doit revêtir une IMPORTANCE NATIONALE.

Les Participants doivent être nombreux, très nombreux, avec la présence d'un grand nombre de Drapeaux de nos AMICALES et ASSOCIATIONS.

Avec la F.N.C.P.G./C.A.T.M, l'U.N.E.G, l'A.C.C.A.P, l'U.N.A.C se doit de réunir de nombreux Amicalistes et Responsables d'Amicales, un pressant appel est adressé à Tous en particulier à nos Camarades Parisiens et Ceux des Départements limitrophes ou peu éloignés de Paris.

Cette Cérémonie aura lieu à  
L'ARC de TRIOMPHE de l'ETOILE  
le DIMANCHE 3 SEPTEMBRE 1995

Rassemblement à 17 H. 30 à l'angle de l'Avenue des Champs-Élysées et de la rue Balzac (métro : Etoile-Charles De Gaulle et Georges V.

Nous comptons ABSOLUMENT sur vous Tous... cette année encore plus que jamais !

Président, Marcel SIMONNEAU

**DÉJEUNER  
DE RENTRÉE**  
au  
**«ROYAL-TRINITÉ»**  
à  
**PARIS,**  
**Dimanche 15 Octobre 1995**  
**(12 heures)**

# TOURLOUSINES

## CHAPITRE XXIII - RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS

*Et puis, la tempête infernale et meurtrière emporte tout... Des dizaines de millions d'humains ballottés dans la frénésie guerrière cherchent vainement un refuge... Notre poignée d'anti-conformistes pourrait sembler dérisoire si l'on ne trouvait, dans leur entêtement à faire face, un peu de réconfort.*

Ils sont en train de déguster leur frichti dans une petite baraque en bois, construite à côté de l'abri... Dans cette baraque, il y a deux tables, une petite pour les cadres, une grande pour la troupe... Dans les auges, c'est la même tambouille, une espèce de brouet, auquel il serait difficile de donner un nom, que l'on clape plus pour se maintenir que pour les délices de l'absorption... L'atmosphère est tendue... D'une carante à l'autre, on se mate en chiens de faïence dans un magasin de porcelaine... Bouffer ce qu'il y a dans la gaitouse leur évite de se bouffer le nez... Tout juste ! ...

Bon ! C'est à ce moment sacré de la morfale, que le ramdam commence : Badaboum ! ... Crash ! ... Flag ! ... Bing ! ... Patatras ! ... Ça craque de partout... Une espèce d'ouragan s'abat sur la bicoque. ça remue ! ... Les objets tombent... Les bancs vacillent... Un souffle brûlant bouscule tout... Une ombre géante cache le soleil... C'est un avion allemand... Un mastoc ! ... Une sorte de bombardier comago qui plonge au ras des arbres en lâchant ses pastilles dans l'enceinte... Impressionnant, le monstre ! ... Merde ! ... Jamais vu des gonces cavalier aussi vite ! ... Les championnissimos de tous les Jeux Olympiques à travers les siècles peuvent s'aligner, ils ne feront pas la mesure... En un quart de seconde le réfectoire se vide... Tous les firelins foncent dans l'abri de béton, sans même prendre le temps de saucer leur gamelle, c'est un comble ! ... Une fois sous leurs trois mètres de béton, ils bouclent la porte blindée à quadruple tour... Inutile de demander le cordon, la bignole est de sortie...

Dans la baraque, il ne reste plus que deux hommes qui s'étudient en lousédé... L'Adjudant à la table des gradés... Malar à celle des hommes... Ils continuent de manger comme si rien n'était... Pourtant ça pétarade drôlement à l'extérieur, parce que, évidemment, on pourrait se demander où étaient Kirch et Antoine... Tout de même pas comme les autres pauvres bougres qui, depuis dix mois qu'ils sont confinés dans cet ouvrage, ont pris l'habitude de se fier à lui, le considérer un peu comme leur niche, le nid, le cocon, le ventre de leur mère et y puiser réconfort et sécurité... Nos deux bouteux n'en sont pas là... Ils ont sauté dans le trou de la D.C.A, le fusil mitrailleur en batterie ; et essaient de moucher le coucou qui revient lâcher deux autres oeufs de Pâques... Bang ! Bang ! Paf ! Drring ! ... Tout ce qui restait encore dans la baraque s'écroule... Antoine sort du trou... Fonce vers celle-ci, ouvre la porte en exultant :

«Ça y est, mon adjudant, la vaisselle est faite ! ...»  
Mais il s'arrête surpris... Malar s'est levé, il tend la main au sous-officier et notre champion l'entend dire :  
«Excuse-moi, je m'étais gouré, t'es un homme.»  
Venant de lui, c'est le plus bel hommage que l'autre pouvait recevoir... Il le comprend et l'apprécie.  
Mais l'alerte n'est pas terminée... On entend, soudain le lugubre ronronnement de l'avion qui revient... Le bruit grandit... Grandit... Antoine replonge dans le trou avec son pote en poussant des hurrah de joie... Il est tête nue, et, tout en prélevant ses boîtes chargeurs, braille aux gars enfermés de lui envoyer un casque, comme Henri qui porte le sien... Mais je t'en fous ! Nul ne réagit... Le zing chleu apparaît juste à la crête des arbres... Un machin immense ! ... Cent cinquante mètres en face d'eux, qui lâche deux bombes qu'ils n'ont pas le temps de contrôler... Antoine hurle :

«Vas-y, papa ! Mets toute la gomme ! ...»  
Ta ! Ga ! Da ! Ga ! Da ! Ga ! Da !  
«Une autre boîte !»  
Déjà, Antoine a accompli la manoeuvre... L'avion les mitraille... Les impacts s'éparpillent autour d'eux... Ils rendent coup pour coup... Un drôle d'effet ça produit ce mastodonte qui vous fonce dessus en crachant de toutes ses mitrailleuses... Le sol tressaute en geysers de gravier et de sable... Kirch clame son bonheur :  
«Je lui ai tout mis ! ... Il a son paquet ! Un autre chargeur, mec !»  
«C'est fait, vieille branche ! ...»

Au loin, on entend une immense explosion... Puis... Plus rien.  
La calme succédant à l'action est toujours impressionnant...

Tout le monde reste à son poste. Kirch et Antoine dans leur trou... Le juteux et Malar dans la baraque... Les autres, dans l'abri... Longue attente... Une demie heure au moins... Tout à coup ! Un ronronnement se fait de nouveau entendre... Kirch jure :  
«Non de Dieu, le voilà ! ! ...»  
Antoine le prévient :  
«Il va déboucher à la cime du sapin là bas... Braque ton F.M., Henri, on va lui servir une décoction maison.»  
Il faut dire que la visibilité est restreinte... L'abri se trouve dans une clairière, au milieu de la forêt... La décision doit se prendre au dixième de seconde...  
Rrrein ! Rrrein ! Rrrein ! ... Brusquement, voilà l'appareil qui débouche... Au ras des arbres, comme prévu... Pas le temps de faire du lèche vitrines... Kirch décharge son arme dessus... Un éclair il disparaît aussi vite qu'il était apparu, sans tirer.

Kirch est transporté de bonheur, il jubile :

«Il était encore plus bas, celui-là ! ...»  
«Oui, mais moins gros...»  
De nouveau, c'est la tranquillité... Les hommes sortent de l'abri. L'adjudant redistribue des corvées... Par prudence, on laisse les deux bagarreurs dans leur trou de D.C.A... Au bout d'un moment, le téléphone retentit dans l'abri... On appelle le juteux... Cinq minutes plus tard... Il sort rapidement de l'ouvrage, l'air désemparé... Il court au trou où nos deux farfelus échangent des plaisanteries, et leur crie :

«C'est pour vous ! ...»  
«Pour nous ? ! ...»  
«Oui, c'est le général ! ...»  
«Le général ? ! ... Ça alors ! Quand je te dis, Toitoin, qu'on est des huiles ! ...»  
Ils cavalaient au téléphone que Brecht qui y était de service, leur tend en leur faisant signe que ça va barder... Pour ça, on peut le dire... Ça barde ! ... Il ne peut plus parler, l'étoilé, tellement il est furax :

«Ah ! Vous voilà ! ... C'est vous qui avez descendu le bombardier allemand ? ! ... C'est bien... Je vous donne la croix de guerre... Mais le deuxième... Bon Dieu ! ... C'était mon seul avion de reconnaissance ! ... Il venait observer les résultats... Vous avez cassé une jambe au capitaine observateur ! ... Alors ! Pour cette maladresse... Votre Croix de Guerre... Je vous la retire ! ...»  
En raccrochant, ils rouspètent, nos zigues, surtout Kirch, très sensible aux batteries de cuisine :

«Il nous semble, ce peigne-cul ! ... S'il croit qu'on a eu le temps de le voir, son con de zing ! ... Et puis, on n'a pas idée d'en avoir qu'un seul pour toute une division ! ...»  
Antoine aussi, il râle... C'est la cinquième croix de guerre qui lui passe sous le pif... Il se demande s'il ne va pas être obligé d'aller décaniller le grand bonze de Deutchie, et leur ramener ça sur un plateau pour qu'ils aient un peu de considération pour son fiasse...

L'adversaire atteint la Seine et Marne, non sans de lourdes pertes car les troupes françaises résistent, font des prisonniers, disloquent des régiments... Mal encadrées, sans intention pour les épauler, elles réalisent des exploits... Faisant payer très cher leur obligation de reculer...

A Paris, on fait diffuser, par radio, des appels aux chômeurs pour leur demander de participer aux travaux d'aménagement de fortifications de protection de la Capitale... Car c'est cela qui est inouï ; tandis que des dizaines de milliers d'hommes se font tuer pour défendre leur Patrie, d'autres continuent de toucher béatement soixante francs par jour à ne rien faire...  
La prouesse de l'avion abattu fait rapidement revenir nos quatre super casse-noix à l'abri de l'Etat-Major qui doit sans doute considérer que ces types sont trop précieux pour les laisser glandouiller loin de la haute gradaille... Lachère les convoque :

«Bon ! ... J'ai du boulot dans vos cordes... Il s'agit de truffer les casemates de pièges à grenades... Je ne peux pas confier ça aux équipages, ils sont débordés... Mais je vous fais confiance, foutez-en partout...»  
«Il n'y a pas de danger pour les hommes de garde de nuit à l'extérieur ? ...»  
«On n'en mettra plus... Il ne faut pas qu'un seul boche puisse s'immiscer dans les enceintes sans risquer de se faire sauter la gueule.»  
«Vous pouvez compter sur nous, mon capitaine...»

Et les voilà partis, sur une espèce de charroi tiré par une maigre haridelle, peinant sur les chemins empierrés, pour traîner des caisses de grenades de toute espèce, récupérées un peu partout... Des O.F. offensives, ovoïdes en fer blanc de deux cent cinquante grammes... Des F.I. défensives de six cents grammes et d'une portée de cent mètres, très dangereuses... Des incendiaires à main, type 1916 à percuter... Et même des fumigènes automatiques, véritables attrape-couillons.  
Une fois sur place, nos fantaisistes prennent un malin plaisir à es disposer, avec d'innombrables précautions, dans les endroits les plus saugrenus ; sous l'oeil méfiant, réprobateur et prudent des trouffions qui les observent à distance... Les chefs de casemates, protestent :

«Vous suivrez cette ligne, là, sans vous écarter.»  
«Et pour les corvées ? ...»  
«Y'en a plus ! ... On les supprime ! ... Maintenant, les enfants, il faut vous cloquer dans le carafon qu'on est en guerre... Vous plaignez pas, on n'en a pas mis dans les gogues... Vous imaginez le travail, un gros prout et pof ! Boum ! Tout saute ! ...»  
A travers le pays, c'est la grande carapatée... Tout le monde met les bouts de bois tandis que les bobards de l'information continuent leurs insanités... Les ministères réquisitionnent tous les véhicules disponibles, lors que, sur la ligne de combat, on manque de moyens de transport pour évacuer les blessés... quelques bombardements ajoutent à la pagaïe... Des cadavres d'humains... D'animaux domestiques des canons renversés, des chevaux emballés. Des cris. Des pleurs. Un tintamarre épouvantable voulu, entretenu par les envahisseurs... Les prisons de Paris sont vidées de leurs détenus... Sous la protection de gardes mobiles, on les transporte de Groves à Avord, puis de là à Bordeaux, faut les ménager ces petits... Les chleus traversent la Seine... Au Conseil des ministres, on parle du «réduit breton» où tout peut encore se jouer... De l'intervention imminente des États-Unis... On rêve à haute voix... Les ritals, qui ont pigé que les raviolis étaient à point, nous déclarent la guerre à leur tour.

«C'est un coup de poignard à un homme à terre.»  
Leur dit notre ambassadeur... Mais ils s'en tapent, les grands sentiments n'ont plus cours quand on peut se partager une dépouille. Paris est proclamée ville ouverte... Les allemands acceptent à condition que cesse toute résistance au nord d'une ligne Versailles-Saint Germain-Juvisy-Maux. Les pilleurs commencent à s'attaquer aux appartements abandonnés ainsi qu'aux dépôts d'armes et de munitions. L'aviation british semble aussi absente que la french, ce n'est pas fait pour arranger le sort des riquetteurs.

Le mercredi 12 Juin, la plupart des troupes qui défendaient la Ligne Maginot ont été retirées pour être envoyées en renfort là où le front faiblit ; ce qui fait pas mal d'endroits... Il ne reste plus, dans le secteur fortifié de Haguenau, que les équipages des ouvrages, un peu d'infanterie, presque plus d'artillerie et, disséminés ici et là, les commandos des corps-francs que l'on met à toutes les sauces...

Ce jour donc, nos zigotos, on leur a confié... Une batterie d'artillerie, rien que ça ! ... Le capitaine Lachère leur explique :

«Vous comprenez, il faut donner le change aux frits ; si nous ne tirons plus, ils vont s'apercevoir que nous avons dégarni le front.»  
«Mais, nous ne sommes pas artilleurs...»  
«Je vais vous en donner deux, vous n'aurez qu'à être leurs servants.»  
L'ennui, c'est que les deux gus qui restent là, ont du être abandonnés pour incapacité manifeste... Ils sont bouche bée devant le lance pastilles de cent cinquante cinq, alors que nos zigomars volent comme des oies qui voient Noël arriver... C'est encore Kirch, le touche à tout, qui sauve la mise :

«Bah ! Virez les, ces deux peigne-culs ! ... On déjà tiré au quarante-sept, on y arrivera bien au cent-cinquante-cinq... Vous n'avez qu'à ouvrir la bouche quand ça partira ! ...»  
Il connaît tout, ce mironton : la bêche, le levier pivotant, la jauge, le tirant, le coussin, le berceau de pointage ; et s'amuse comme un gosse avec un Meccano... Malar se charge de l'approvisionnement en obus, Antoine de la fenêtre de culasse...

Et les voilà qui pointent leur engin :

«Allez ! Les gars ! ... Feu ! ...»  
Pof ! ... C'est parti mon quiqui ! ...  
Le Colonel, qui était en train d'observer les lignes adverses, depuis le clocher du patelin, à un kilomètre de là, sent le vent du boulet... Sur que les officiers subalternes qui l'accompagnent ne l'ont jamais vu descendre aussi vite une échelle... Ça valait mieux, le deuxième coup, plus ajusté, ne loupe pas sa cible ; le coa et le paratonnerre se retrouvent au rez-de-chaussée en même temps que le Colonel ! ...

Nos boys-scouts ne s'entendent plus parler... Complètement sourdingues ils sont... Ça ne fait rien, ils bichent comme des poux de poitrinaire ; ne se soucient même pas si leurs obus vont se perdre dans la forêt d'Eberbach ou sur les casemates des bords du Rhin... Ce jour donc, les frisons ont du se demander si les français n'avaient pas trouvé l'arme secrète... Tous azimuts... L'imparable, tirant dans tous les angles à la fois... Tout de même, le Colonel a du se rencarder sur les démolisseurs oeuvrant dans les parages... Le lendemain, on leur a enlevé leur joujou à nos rigolards...

A Paris, le Préfet fait placarder des affichettes demandant aux habitants de garder leur sang froid... Les gares sont fermées... Des dizaines de milliers de gens attendent, derrière les grilles, un train problématique... Au Lycée Lakanal transformé en hôpital, deux cents blessés sont oubliés... Les journaux ne paraissent plus... Dix millions de français traînent sur les routes... L'exode prend des proportions exorbitantes... Une lame de fond titanessque... Des charrettes, des corbillards, des ambulances, des voitures d'enfant des bicyclettes, poussettes, camions, autocars, brouettes, bennes à ordures, tout ce qui possède des roues arpeute les voies et chemins... Les villes du Midi enflent démesurément, leurs populations doublent, triplent, quadruplent...

Exclusivité «Le Lien» V.B.-X.A, B, C. (à suivre)  
André BERSET

### APPEL

Certains d'entre vous n'ont pas reçu l'ouvrage édité par l'Amicale à l'occasion du Cinquantenaire de notre libération - «La Guerre et la Captivité 1939-1945». En effet, des envois nous ont été retournés avec la mention : «N'habite pas à l'adresse indiquée» ou vierges de toute étiquette destinataire, perdue en cours de route...

Si vous êtes de ceux-là, réclamez votre exemplaire (il est gratuit) en écrivant au Bureau et en précisant bien votre adresse actuelle.

### SOLUTION DES MOTS CROISÉS N° 500

#### HORIZONTALEMENT :

I. - Banaliser. - II. - Alevinage. - III. - Réussites. - IV. - Bave. - Mors. - V. - Otai. - la. - VI. - Toilettes. - VII. - Ein. - VIII. - Uredinale. - IX. - Ressaisir.

#### VERTICALEMENT :

1) - Barboteur. - 2) - Aléatoire. - 3) - Neuvaines. - 4) - Avseil. - D.S. - 5) - Lis. - Sépia. - 6) - inim. - Ni. - 7) - Sato. - Tuas. - 8) - Egérie. - Li. - 9) - Ressasser.

NUMÉRO  
500

N° de commission paritaire : 786 D 73  
Dépôt légal 3ème trimestre 1995  
Cotisation annuelle : 75 F Donnant droit à l'abonnement annuel au journal.  
Le Gérant : J. LANGEVIN  
Imprimerie I.C.B. MARCHAT - 79110 CHEF-BOUTONNE